

Frédéric OZANAM

Biographie

Gérard Cholvy



ARTEGE
ÉDITIONS

Frédéric Ozanam

Gérard Cholvy

Frédéric Ozanam

Le christianisme a besoin de passeur

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Difficile d'imaginer aujourd'hui que la classe de Troisième compte alors 70 élèves. Frédéric se classe parmi les dix premiers. La 3^e, c'est le temps de la Première communion : il a eu 13 ans le 23 avril 1826, il a communié pour la première fois le 11 mai. C'est *alors* l'âge normal, c'est pourquoi le renouvellement des vœux du baptême représente un engagement sérieux. C'est, de fait, le cas pour Frédéric. Il s'est interrogé « J'étais devenu modeste, doux, docile et malheureusement un peu scrupuleux ». Il a pris goût à la lecture de la Bible. La retraite est donnée par un missionnaire des Chartreux, M. Donnet, futur archevêque de Bordeaux. Il a 31 ans. Pour lui, la loi du Christ « C'est une loi d'amour et de charité, elle a civilisé le monde » a noté Frédéric. Retenons sa 8^e résolution « J'affirmerai de tout mon possible ma foi puisque dans ce siècle on est si exposé à la perdre », ce qu'il tient sans doute de son frère aîné plus que de ces condisciples.

Au mois d'octobre, il commence ses « Humanités », c'est-à-dire la classe de Seconde. M. Legeay – qui publiera en 1854, une *Étude biographique sur Ozanam*, est son principal professeur. De l'élève il se souviendra qu'il était « du petit nombre de ceux dont un maître doit ralentir l'ardeur », une ardeur mise au service de la poésie française et latine, du temps où l'on composait des vers latins. Ce professeur connaissait son élève depuis la 6^e, il avait dû lui donner des leçons. Au palmarès de fin d'année, Frédéric obtient le 1^{er} Prix de vers latins et le second prix de version latine. Les auteurs sont principalement Horace et Virgile. Cette maîtrise parfaite de la langue latine fera, plus tard, du Vice-Président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, celui qui sera choisi pour la correspondance avec Rome.

« Il se levait de bonne heure et se couchait tard » a consigné Pessonneaux. Lit-il, alors, comme son père, les *Méditations*

poétiques de Lamartine (1820), c'est vraisemblable.

Les vacances d'été – à la campagne toute proche – passées, c'est l'entrée en Première. Nous sommes en 1827, dans les dernières années de la Restauration, sous le règne de Charles X. L'opposition politique, libérale, voltairienne, anticléricale se déchaîne contre le « Parti prêtre », la « Congrégation », les « Jésuites » qui seront interdits en 1828. La loi du sacrilège, votée en 1825, a scellé l'alliance du trône et de l'autel. Au demeurant, la France connaît alors un sommet dans le détachement religieux auquel il convient de s'arrêter. Les vieilles générations disparaissent. Ceux qui avaient 13 ans, l'âge de la Première communion, en 1792-93, donc qui étaient nés après 1780 forment des cohortes d'adultes ignorants et donc de parents non-christianisés ou faiblement christianisés, compte tenu de certaines différences régionales. Par ailleurs, au sein des classes élevées – bourgeoisie et aristocratie – les idées de Voltaire selon lesquelles la religion est bonne pour les faibles, les enfants, les femmes, le « bas peuple » ont fait leur chemin. La religion « est un frein » ; pour l'élite, la philosophie lui est supérieure. Les témoignages de l'impiété dans les collèges royaux sont nombreux : elle est même devenue dans de nombreux établissements, un conformisme dominant. Élève au Collège Sainte-Barbe, en 1827, Charles de Montalembert se découvre ainsi, en récréation « le seul chrétien ». Le 26 août, dans une lettre à son ami Léon Cornudet, il écrit qu'il a « su conserver la foi au milieu de cent vingt incroyants⁵ ». Est-il nécessaire de préciser que le Directeur de Sainte-Barbe est un prêtre ? Le même Montalembert évoquant ses souvenirs parisiens, se demandera, en 1852 combien de jeunes gens étaient alors chrétiens : « à peine un sur vingt⁶ ».

Mais, revenons à Lyon : le 28 février 1827 de graves

incidents se sont produits au Collège, « on a cassé 180 vitres et deux portes » écrit Hippolyte Fortoul à ses parents (le 8 mars). Vingt-sept élèves ont été renvoyés. Au mois d'avril, le Directeur de la Police, dans son rapport, relève que « Si les élèves nouveaux se disent religieux ou royalistes, on les tourmente jusqu'à ce qu'on ait obtenu une sorte de rétractation ». Comme il n'est pas interne, Frédéric échappe en partie à cette ambiance mais en partie seulement. Il se souviendra de « ce pauvre M. Idt » son professeur de rhétorique, royaliste ultra et donc en butte à bien des ennuis. On ignore tout de ce qui se passe en famille mais il n'est pas téméraire de penser que le docteur Ozanam, lui aussi adversaire des Ultras et de « la Congrégation » – on reproche à celle-ci la pratique du secret comme on l'a fait et le fait encore, pour les loges maçonniques – serait mal à l'aise avec les siens.

À partir de 1828 des professeurs du Collège ont fondé une petite revue *L'Abeille française* dans laquelle les élèves sont invités à écrire. Ainsi, propose-t-on aux rhétoriciens de traiter « Parole de saint Ambroise au jeune Augustin ». Mais Frédéric a abordé un autre sujet « Discours d'un cacique américain [entendre indien] à Christophe Colomb » : « Tes tubes d'airain qui vomissent la foudre, tes coursiers fougueux [...] t'ont rendu semblable aux immortels. Écoute donc nos avis [...]. Garde-toi d'abuser de tes moyens », sont ainsi des leçons de sagesse qui se retrouvent aussi dans le « Discours de Vitikind à Charlemagne » à propos de la conquête de la Saxe, une question que le professeur Ozanam abordera plus tard en faisant le procès d'une « christianisation » par l'épée de ces Saxons qui... sont devenus luthériens au XVI^e siècle. Mais « à force d'entendre parler d'incrédulés et d'incrédulité, je me demandais pourquoi je croyais. Je doutais... et cependant je voulais croire⁷. » Ozanam,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'exil à Babylone

Arrivé à Paris, le 4 novembre 1831, logé près du Jardin des Plantes à la pension Lecomte, il est « le seul qui fasse maigre [...]. Ces gens-là ne sont ni chrétiens ni Turcs¹ » ; la comparaison avec Babylone vient spontanément à l'esprit d'Ozanam. Ainsi, le 18 décembre il écrit à son ami Falconnet : « Pour moi cette ville sans borne c'est Cedar [... Psaume 120], c'est Babylone, c'est le lieu d'exil et Sion, c'est ma ville natale [sic] avec... la charité de ses habitants, avec ses autels debout et ses croyances respectées ». Aurait-il déjà oublié les propos infâmes en l'étude de Maître Coulet ou au cours de dessin ? Mais l'allusion aux autels fait sans doute référence au Panthéon, église désaffectée et consacrée aux grands hommes depuis avril 1791. La croix du dôme a été, de fait, enlevée le 26 juillet 1831. Quant aux « croyances respectées », à Lyon, c'est peut-être une référence à la très récente et première insurrection des canuts et au respect qu'ont alors manifesté les ouvriers à l'égard de la religion et des prêtres... dont le frère abbé aumônier de la Charité.

Mais l'humeur sombre de notre étudiant tient avant tout au fait qu'il est encore « seul, sans distraction, sans consolation extérieure [...] jeté sans appui [...] dans cette capitale de l'égoïsme, dans ce tourbillon des passions et des erreurs humaines ». Pour le Lyonnais qu'il est, Paris évoque, en effet, la Révolution française, la décision de la Convention d'anéantir Lyon en 1793.

Quant à la référence à Babylone, voire à « la Babylone de

l'Europe » selon certains, elle est bien du temps, et même du temps long. Dans *Émile ou de l'éducation* Rousseau évoque ces « villes qui ont toutes les apparences de la vertu sans en avoir aucune ». En 1796, le vicomte de Bonald parle de cette « corruption des cités qui offrent des jouissances à la débauche et des ressources à la fainéantise ». Babylone, le frère de Sophie Barat, la fondatrice du Sacré-Cœur, en parle tout comme le jeune Jules Vallès, pourtant d'un bord tout opposé, mais qui arrivait de Saint-Étienne : « Je suis dans la grande Babylone ! Ce n'est que cela Babylone² ».

Premières rencontres

La consolation, Frédéric la trouve, le dimanche, à Saint-Étienne-du-Mont où, à la messe, il apprécie « la magnificence du chant et des orgues ». Un changement heureux survient d'ailleurs pour lui, dès le mois de décembre, lorsque André-Marie Ampère, auquel il a rendu la visite convenue, lui propose, à prix égal, d'occuper la chambre que quitte, pour un long voyage, son fils Jean-Jacques ; la chambre mais aussi la table et l'accès à une très riche bibliothèque. Frédéric va demeurer chez lui deux ans et demi. D'après les comptes précis qu'il rend à son père – un Lyonnais ça compte ! – on peut constater qu'il n'est ni un étudiant riche, il aurait alors un domestique à son service, ni un étudiant pauvre, il logerait dans une mansarde. Par ailleurs, à partir de 1833, pour des raisons tout à la fois pécuniaires et intellectuelles, il se procure quelque argent en donnant de premiers articles, le fruit de ses précédentes et encyclopédiques recherches, à la *Revue Européenne*, articles payés de 40 à 80 francs : ainsi, en décembre « Les croyances religieuses de la Chine », suivies des « Doctrines religieuses de l'Inde ». La revue

a été fondée en septembre 1831 par Louis de Carné et, dès le premier numéro, elle a salué l'émancipation de la Grèce mais aussi celle de la Pologne qui bien que catholique, va se heurter à la ligne politique intransigeante adoptée par le Pape Grégoire XVI, ligne qui se montre favorable aux monarques absolus³.

Mais le docteur Ozanam n'est pas sans s'inquiéter. Il a envoyé son fils à Paris pour « faire son droit » et les échos d'une réelle dispersion lui parviennent. Il faut donc le rassurer : pas question de « négliger » ce droit. Frédéric s'est fait « une loi de travailler au moins sept ou huit heures par jour, le dimanche excepté⁴ ».

Si les relations avec l'ami Materne vont se distendre, ainsi qu'avec Huchard et Fortoul qui « ont beaucoup changé », devenus « romantiques exaltés », précise-t-il dans un courrier du 18 décembre 1831, en revanche, c'est avec le cousin Personneaux que les liens se renforcent tout d'abord. Ils choisissent ensemble les cours à suivre, s'inscrivent au même cabinet de lecture, se promènent le dimanche. Et puis, peu à peu, avec la montée à Paris de « la gent lyonnaise », retrouver ces amis devient l'occasion de petites fêtes, mais dans les années 1834 et 1835 surtout. Quant au confesseur, c'est à M. Marduel qu'Alphonse a adressé Frédéric. À lui seulement pour une rencontre parisienne ? La question est trop importante pour que réponse y soit encore donnée ici.

En ces premières semaines, Frédéric se hâte de rencontrer « les grands » ceux qui ont reçu ses *Réflexions*. « Je l'ai vu » écrit-il, le 10 décembre, à Pierre Balloffet. Il s'agit de Chateaubriand dont *Le Génie du christianisme ou beauté de la religion chrétienne* (1802) a amorcé, en France, cette alternative culturelle aux Lumières qui, quelques années auparavant, avait séduit aussi le jeune François Guizot, attentif à « ce beau

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

communions alors tardives.

Lacordaire à Notre-Dame

S'instruire, s'exalter, les échanges entre étudiants ne peuvent y suffire. Quelles réponses pertinentes apporter aux cours entendus à la Sorbonne et au Collège de France ? Les conférences de l'abbé Gerbet, faites à la demande étudiante, n'eurent qu'une courte durée ; de même celles de l'abbé Dupanloup à La Madeleine. Qui prit l'initiative d'une démarche auprès de l'archevêque de Paris en juin 1833 ? S'il faut en croire Lallier, ce fut Ozanam. L'intéressé est resté discret sur ce point. Quoi qu'il en soit une centaine de jeunes gens écrivirent alors à Mgr de Quélen pour souhaiter « une prédication » permettant de « répondre aux objections journallement enseignées » (Lallier). La lettre fut remise par trois d'entre eux qui furent bien reçus par l'archevêque. Mais, l'hiver suivant, une seconde pétition, avec ses quelque 200 signatures, fut nécessaire pour une prédication, « c'est-à-dire un enseignement chrétien qui [...] nous montre la science comme la sœur de la foi ». Trois étudiants furent reçus, le jour même, le 13 janvier 1834. Ils demandaient que l'on traitât les questions qui préoccupaient la jeunesse et avancèrent les noms des abbés Combalot – ancien mennaisien – Bautain²² et, surtout, Lacordaire. L'archevêque promit de les contenter. Ozanam avait-il rencontré le futur dominicain auparavant ? C'est une hypothèse²³. L'abbé avait dix ans de plus que l'étudiant, 31 ans contre 21. Ce n'était pas un obstacle considérable. L'un et l'autre étaient fils de médecin issus de la classe moyenne, et avaient été des « compagnons de route » de Lamennais si l'on peut dire. Ils avaient partagé la foi de leur mère mais il avait manqué à Henri Lacordaire un M.

Noirot.

Trop de bavardages nuit. Au sortir de l'audience de l'archevêque, l'un des étudiants, Paul Lamache, rencontra l'abbé Migne. Et ce dernier, douze heures plus tard, dans *L'Univers religieux* publia la nouvelle. Il fallut s'excuser, « les journalistes n'en font pas d'autres » déclara Mgr de Quélen qui, introduisant les étudiants dans un salon, les mit en présence des sept prédicateurs auxquels il voulait confier le prochain Carême à Notre-Dame. Ce n'était ni Combalot, ni Bautain, ni Lacordaire ! Ozanam et Lallier, après une vive discussion avec les sept, se retirèrent fort déçus. Ils voulaient un enseignement unique et, séance tenante, rédigèrent un mémoire destiné à l'archevêque.

Pour l'heure, Lacordaire dut se contenter du Collège Stanislas. Au demeurant la controverse le concernait grandissant. Pour avoir dit que le premier arbre de la liberté avait été planté, il y a longtemps, dans le paradis, par la main de Dieu lui-même, il fut dénoncé comme une sorte de républicain fanatique. Les dénonciations se succédèrent au point de contraindre l'abbé à renoncer, dès le mois de mars, à ses Conférences de Stanislas. L'archevêque le rassura et le contraste fut grand entre les petits auditoires de Notre-Dame et l'affluence à Stanislas où il fallut élever des tribunes. On y vit Chateaubriand, Lamartine, l'avocat Berryer, Victor Hugo... au point d'inquiéter la police et de décider Lacordaire à arrêter. « Nous mettons notre orgueil dans la parole d'un homme et Dieu met la main sur la bouche de cet homme, afin que nous apprenions à être chrétien sans lui²⁴ ».

Mais Mgr de Quélen, à la suite des démarches des abbés Affre et Dupanloup, se décida soudain à faire appel à Lacordaire. « La jeunesse avait vaincu » commente Georges Goyau²⁵. Le 8 mars 1835, il prononça sa première conférence ;

Ozanam était chargé du compte-rendu. Un article fut publié le 14. L'auteur y rend l'hommage nécessaire à l'archevêque « pontife vénérable aussi grand par ses vertus que par ses souffrances » ; l'autre « jeune encore, mais déjà savant de la science de Dieu et de la science de la vie [...] fils du siècle, qui en a abjuré les erreurs, et qui sut annoncer à ses frères, à ceux de son âge, la vérité que ses yeux ont reconnue [...]. Il nous semblait assister non pas à la résurrection du catholicisme, car le catholicisme ne meurt point, mais à la résurrection religieuse de la société actuelle ». « Immense auditoire », « Conférences magnifiques ». L'enceinte « réservée aux hommes remplit toute la grande nef. On y tient de 4 à 5 mille [...]. Il est impossible d'entendre nulle part ailleurs des choses plus éloquentes » raconte Frédéric à son père, le 15 mars²⁶. Et voici Chateaubriand signalé à la seconde conférence « heureux d'assister au triomphe de ce christianisme dont il avait confessé en des jours moins heureux le génie éternel ». Au troisième dimanche, l'article signale la présence de Saint-Marc Girardin, de Ballanche, du pasteur Athanase Coquerel, lui-même orateur brillant. Le 21 mai Ozanam peut écrire que « Le monde sait désormais que le christianisme est vivant [...]. Le chemin de nos cathédrales n'est plus inconnu aux hommes de nos jours [...], ils ont appris ce que c'était qu'un prêtre ».

Pour comprendre un tel enthousiasme, et ce dans la « Babylone de l'Europe » il faut tenir compte de la jeunesse du rédacteur ; se souvenir que, trois ans plus tôt, au moment du choléra, Lacordaire avait dû se vêtir en laïc pour pénétrer dans l'un des hôpitaux de Paris, y confesser, ici et là – un ou deux mourants, et ne pas oublier que ce réveil, ou ce flux, ne concernait qu'une fraction de l'élite intellectuelle de Paris, de sa jeunesse étudiante : « Le jeune Ozanam était l'ouvrier de ces

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la chair, ils sont là et nous pouvons mettre le doigt et la main dans leurs plaies et les traces de la couronne d'épines sont visibles sur leur front. Et ici l'incrédulité n'a plus de place possible et nous devrions tomber à leurs pieds et leur dire avec l'Apôtre *Tu es Dominus et Deus meus*. Vous êtes nos maîtres et nous serons vos serviteurs. Vous êtes pour nous les images sacrées de ce Dieu que nous ne voyons pas ». Quelle est « l'utilité possible » de la Société de Saint-Vincent-de-Paul ?

Ozanam développe alors des considérations qui sont lourdes de son expérience parisienne et de ce qu'il a pu apprendre des deux révoltes des canuts lyonnais (1831 et 1834) de la bouche même de son père et de son frère : « La question qui divise les hommes de nos jours n'est plus une question de formes politiques, c'est une question sociale, c'est de savoir qui l'emportera de l'esprit d'égoïsme ou de l'esprit de sacrifice ; si la société ne sera qu'une grande exploitation au profit des plus forts ou une consécration de chacun pour le bien de tous et surtout pour la protection des faibles. Il y a beaucoup d'hommes qui ont trop et qui veulent avoir encore ; il y en a beaucoup plus d'autres qui n'ont pas assez, qui n'ont rien et qui veulent prendre si on ne leur donne pas. Entre ces deux classes d'hommes, une lutte se prépare, et cette lutte menace d'être terrible : d'un côté la puissance de l'or, de l'autre la puissance du désespoir. Entre ces armées ennemies, il faudrait nous précipiter, sinon pour empêcher, au moins pour amortir le choc. Et notre âge de jeunes gens, notre condition médiocre, nous rendent plus facile ce rôle de médiateurs que notre titre de chrétien nous rend obligatoire. Voilà l'utilité possible de notre Société de Saint-Vincent-de-Paul ». « Notre condition médiocre » ? C'est une allusion au recrutement social de la Société en ses débuts, ce qui était particulièrement vrai pour les Lyonnais. On mesure par ailleurs le chemin parcouru en si peu

d'années par Ozanam et qui concerne la « question sociale ».

La Conférence est donc établie à Lyon, modeste en ses débuts. « Des personnes pieuses et même des personnes graves se sont effrayées ; elles ont cru, elles ont dit qu'une cabale de jeunes lamennaisiens, qui avaient réussi à imposer M. Lacordaire à l'archevêque de Paris, voulait s'établir à Lyon²⁰ ». On racontait même que parmi ces étudiants il y en avait « qui n'étaient même pas chrétiens ». Ces mots se font l'écho d'un recrutement parisien ouvert à des convertis ou à des étudiants en voie de conversion et dont des Lyonnais, de retour de Paris, ont dû parler. « Alphonse a tâché de calmer un peu ces récriminations » ce qui ne se comprend bien qu'à la condition de se souvenir qu'Alphonse Ozanam était membre de la Congrégation de Lyon. « Nous nous sommes faits bien petits, bien humbles, nous avons protesté de nos intentions inoffensives, de notre respect pour les autres œuvres », la sagesse même pour des débutants. Qui ne sait que, de tout temps, le nouveau venu est toujours le malvenu ? Mais « nous ne réussirons pas » dit-on « parce que nous n'avons pas la loi du secret », de règle, on le sait, dans la congrégation. Bon négociateur, Frédéric est allé avertir le curé de la paroisse Saint-Pierre. Quant au recrutement à venir, il sera recherché du côté des sortants de la classe de philosophie de M. Noirod, ces garçons seront ainsi préparés au séjour dans la capitale.

Les archives de la Congrégation de Lyon nous livrent le secret des efforts d'Ozanam pour se réconcilier les catholiques lyonnais : le 8 décembre 1836, lui-même et Chaurand furent reçus congréganistes. Peu après la mort d'Ozanam son éloge fut prononcé « le 3^e dimanche de juillet 1854 » au sein de la Congrégation. Au demeurant, il était allé au-delà d'une réception formelle. Sur la paroisse Saint-Polycarpe, où la

Congrégation animait une Société de Saint-Louis de Gonzague – sorte de patronage – Frédéric avait déployé un zèle dont plusieurs anciens « nous ont parlé [...] depuis sa mort avec considération et avec larmes », des anciens, c'est-à-dire des garçons qui, après avoir fait leur première communion, étaient réunis, pour des activités à la fois éducatives et ludiques, afin d'assurer leur persévérance. Ensuite, après son mariage, Ozanam passa à la Congrégation des messieurs.

Malgré la persistance de certaines difficultés, la Conférence de Lyon prit son essor et, par l'intermédiaire de l'abbé Ozanam, entreprit l'œuvre des militaires, ces « 24 » qui, réunis le lundi, viennent apprendre à lire et à écrire ; et autant qui viennent demander des livres. Quelques-uns se réunissent même le dimanche²¹. Les réunions se tiennent dans l'ancienne Chartreuse de la Croix-Rousse où se trouvent les prêtres de la Société de Saint-Irénée, à laquelle appartient alors l'abbé Ozanam.

Dès le mois de novembre 1837, la division en deux conférences est opérée, sans que soit oubliée la tenue de rencontres conviviales propres à resserrer l'amitié entre les membres. Au printemps 1838, le nombre des militaires inscrits pour les lectures s'élève à 430, les livres de piété « ne sont point ceux qu'on se dispute le moins [...]. Nous avons dû acheter seize exemplaires de la *Journée du soldat chrétien* [...] treize *Nouveaux Testaments*, pour donner un démenti aux méthodistes [...] des grammaires, des géographies, des arithmétiques²² ».

Dans une lettre à François Lallier, le 17 mai 1838, Ozanam évoque la lecture, lors du conseil de direction, de la *Vie de saint Vincent de Paul* : « Un saint patron n'est pas en effet une enseigne banale pour une Société comme [...] un Saint-Nicolas pour un cabaret... c'est un type qu'il faut s'efforcer de réaliser

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En 1838, Frédéric résume pour son ami Lallier : « Ces amitiés formées sous les auspices de la foi et de la charité, dans une double confraternité de disputes religieuses et d'œuvres bienfaisantes, loin de s'attiédir par l'effet d'une absence prolongée, se recueillent et se condensent en quelque sorte ; elles se nourrissent de souvenirs, et vous savez que le souvenir embellit toutes choses » et de rappeler « les réunions du soir aux conférences de M. Gerbet [...] ces luttes historiques, philosophiques, où nous portions une ardeur de si bon aloi [...] les petites assemblées de la rue du Petit Bourbon-Saint-Sulpice [...] les premiers débuts de Lacordaire à Stanislas, et ses triomphes de Notre-Dame, que nous faisons un peu les nôtres, et la rédaction de la *Revue européenne* dans le salon de M. Bailly, et les vicissitudes de la Société de Saint-Vincent-de-Paul » sans oublier les rencontres festives, ni les « reliques de saint Vincent de Paul portées sur nos épaules à Clichy¹⁴ ». Il arrive aussi que des amis de Paris fassent halte à Lyon. Mais le correspondant privilégié c'est bien François Lallier avec lequel la ressemblance va jusqu'à la réforme pour myopie de l'un et l'autre ! Et aux plaidoiries sans beaucoup d'engouement. L'un et l'autre ont lu les *Poésies* de « ce brave boulanger de Nismes », Jean Reboul dont le recueil est paru en 1836. Poète religieux et poète chrétien, Reboul est alors rangé dans l'école de Lamartine, celle des *Méditations* écrit Sainte-Beuve, en 1837, dans la *Revue des Deux Mondes*. Léonce Curnier est ami de Reboul qui devient membre de la Conférence de sa ville natale ; Ozanam de passage à Nîmes quelques années plus tard, lui rendra visite.

À l'automne 1837, Ozanam évoque pour son ami l'incertitude actuelle de sa destinée. Demeurera-t-il dans le monde ou en sortira-t-il ? « J'envie le sort de ceux qui se donnent entièrement à Dieu et à l'humanité. Et d'un autre côté,

cette question du mariage se présente souvent à mon esprit¹⁵ ». Lallier, lui, se voit « clair comme le jour » fait pour le mariage¹⁶ ce à quoi, pourtant, Frédéric ne l'engage pas, car ce serait aller à Sens (Yonne) « planter des choux¹⁷ », ce que pourtant Lallier va faire. Il se marie et devient juge suppléant au Tribunal de la ville. Quelques mois plus tard le même Lallier aborde sans détour cette question de la « vocation » de son ami car Frédéric lui a fait part de ce mariage dont on lui parle « de tous côtés¹⁸ » : « Avez-vous le courage de vivre seul dans la chasteté ? Voilà toute la question. Si vous l'avez, ce courage, choisissez la carrière sainte de prêtre » sinon « si vous avez quelque doute de vous-même [...] le mariage est souhaitable¹⁹ ».

Melchior Du Lac, un ami parisien, est journaliste à *L'Univers* en 1840, après un essai au séminaire. Il demande de l'aide, les bourses de M. Bailly et de Montalembert n'étant pas inépuisables, « il faudrait 2 000 abonnés, le déficit mensuel est de 3 000 francs²⁰ ». On sait qu'Ozanam avait donné quelques articles au journal. Mais le 19 juillet 1839, c'est Montalembert, lui-même, qui lui avait demandé sa collaboration au « seul organe du catholicisme indépendant » c'est-à-dire non lié au parti légitimiste : « Donnez, je vous en supplie, quelques fragments de vos travaux ». Au mois de janvier 1840, Louis Veillot était entré au journal « recruté à la bonne cause²¹ ». Ceci ne laissait guère entrevoir les dissensions qui, en peu d'années, allaient l'éloigner d'Ozanam.

Son père mort, sa « bonne mère toujours bien souffrante », « les absences continuelles » de son frère aîné, ont obligé Frédéric « à prendre les fonctions de chef de famille [...] moi qui étais si heureux de ne m'occuper jamais d'affaires pécuniaires », liées, pour partie, aux ennuis « d'une succession

où il y a un mineur²² ». Il avait fallu changer d'appartement, en trouver un plus petit, 4 rue Saint-Pierre. Cependant, les difficultés se multiplient. Sa mère meurt le 14 octobre 1839 malgré les soins du docteur Joseph Arthaud, l'ami de Frédéric. À nouveau, il fallut déménager pour installer Charles et la « vieille Marie » dans un petit appartement rue Trois Maries, Charles étant, en fait, interne aux Minimes.

Le dimanche 10 mars 1839, Lacordaire est reçu à Lyon par les confrères de Saint-Vincent-de-Paul, Ozanam en tête. Il visite, le lendemain, les sanctuaires lyonnais. Mais c'est l'année suivante seulement, que l'arrivée d'un nouvel archevêque dans la ville, M. de Bonald, suscite bien des espérances : « Il est tems, car on ne saurait dire avec quelle impatience il est attendu. On espère beaucoup de lui pour les institutions nouvelles et nous en particulier pour la Société de Saint-Vincent-de-Paul²³ ». Vivement que ce diocèse où « jusqu'ici la science et la religion sont restées deux éléments à peu près inconciliables [...] prenne « part à ce mouvement religieux qui ébranle heureusement une partie de la France » écrit Ozanam au libraire parisien Gustave Olivier²⁴. Le tableau semble un peu noirci cependant, à en oublier les élèves de M. Noirot ! Notre jeune professeur ne cède-t-il pas ici au cliché classique que Stendhal, Michelet ou Taine illustrent, ou illustreront, eux aussi, et qui oppose une province réputée atone à une capitale qui serait le foyer de toutes les lumières ? Et ceci alors qu'Edgar Quinet attire « une foule » à l'ouverture de la nouvelle Faculté des Lettres. Quinet, qui avait traduit, en 1838, la *Vie de Jésus* de Strauss, donnait dans un panthéisme alors à la mode et il l'exposait dans ses cours. En 1842, il allait publier *Du génie des religions*. Un moment il fut question de présenter Ozanam pour la chaire occupée provisoirement par Quinet, sur proposition du recteur de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pouvait, avec l'agrément du Ministre de l'Instruction publique, recruter ses professeurs parmi les agrégés de l'Université ce qui comptait pour leur carrière. Un inconvénient : il fallait que les professeurs soient présents entre le 1^{er} juillet et le 15 août en raison des compositions de prix et du Concours général. Il faudrait donc avancer la date du mariage. Pour trois classes du soir par semaine (discours français et poésie latine) Ozanam recevrait un traitement de 2 000 francs. Reçu le 21 mars, par le ministre il obtint son accord pour Stanislas en attendant « les éventualités qui pouvaient se présenter » à l'Université. Frédéric lui ayant fait part de son prochain mariage, M. Villemain, lui fit « l'éloge de M. le Recteur ».

Les Soulacroix, c'est une nouvelle famille pour Frédéric et ses deux frères, le jeune Charles en particulier. La veille du premier cours en Sorbonne, Amélie et sa mère étaient allées prier à la chapelle de la Vierge dans l'église Saint-Nizier : « Là, nos prières ont suivi vos angoisses [...] pour la première fois, j'ai dit en entier le chapelet [...]. J'ai pensé aussi à votre bonne mère. J'ai pensé que je tenais sa place dans ce moment et j'en étais heureuse et fière¹² ».

L'épouse du recteur, Zélie Magagnos, était née en Virginie en 1798. Elle était la fille naturelle de Joseph Magagnos qui s'était embarqué pour l'Amérique après le siège de Toulon, pour tenter fortune. Sa fille Zélie épouse, en 1819, à Marseille, un professeur du Collège royal, Jean-Baptiste Soulacroix. Il est né, à Cahors, en 1790 et il a six frères et sœurs dont un futur prêtre et une religieuse. Le diocèse de Cahors fait alors partie de ces chrétientés des régions pauvres où les familles nombreuses voient d'un œil favorable les vocations religieuses de leurs enfants¹³. Le père, contrôleur des Postes, a de l'ambition pour ses enfants. Il les pousse aux études. Jean-Baptiste est

travailleur, il doit sa carrière à son mérite personnel. Élève à l'École normale supérieure de 1809 à 1812, il enseigne les mathématiques dans divers établissements. Au Collège royal de Marseille, il fait la connaissance de l'érudit aixois Mignet, une relation flatteuse. En 1819, il rédige un rapport sur l'adoption de nouveaux bancs pour les écoliers. Dès lors, l'Inspecteur Général Ambroise Rendu a l'œil sur lui. En 1821, il est Inspecteur d'Académie ; reçu docteur ès sciences l'année suivante, il publie un *Guide de l'instruction primaire* plusieurs fois édité. Recteur à Nancy en 1825, puis à Amiens, il est nommé à Lyon en 1833, poste qu'il conserve jusqu'en 1845. Quand Madame Soulacroix écrit à Frédéric, il est toujours question de « Monsieur le Recteur ». Ses relations avec l'administrateur du diocèse de Lyon n'ont pas toujours été au beau fixe, mais M. Soulacroix fait reconnaître les sœurs de Saint-Joseph, fort nombreuses en région lyonnaise, comme institutrices *communales*, un avantage considérable qui était loin d'être accordé à toutes les congrégations féminines. Voilà les sœurs sur le même pied que les Frères des Écoles chrétiennes, reconnus, eux, depuis Napoléon 1^{er}. Comme à Lyon « l'influence religieuse est partout¹⁴ », M. Soulacroix se montre prudent. Son épouse le secondait bien. Elle savait recevoir, elle était l'une des Inspectrices des salles d'asile, ancêtres de nos écoles maternelles. Ayant adopté Frédéric elle se montre soucieuse de lui ménager ses entrées chez leurs amis parisiens. Les visites du frère abbé sont appréciées au rectorat et Charles se montre sensible aux attentions qu'ont, pour lui, les Soulacroix. Mignet, qui a dû aller en Sorbonne « s'exprime sur vous d'une manière que je puis appeler historique [...]. Il s'est entretenu largement de vous avec M. Cousin et celui-ci lui a prophétisé votre avenir comme l'un des plus brillants [...]. Allez

plus souvent chez M. Villemain¹⁵ » : autant d'encouragements dont le tempérament inquiet de Frédéric a besoin.

Dès son arrivée à Paris, Ozanam est reçu dans la famille Pécelet sur les recommandations des Soulacroix. L'Inspecteur général Pécelet enseigne à l'École normale, « on m'a fait promettre de fréquentes visites¹⁶ ». Il y aurait d'autres noms à citer qui élargissent l'horizon du jeune suppléant¹⁷.

Les Soulacroix ont trois enfants. Amélie, née à Marseille en 1820, est l'aînée. Théophile, né en 1823, est un garçon très intelligent, il est cependant victime, depuis 1837 d'une demi-paralysie. Quant à Charles, né en 1825, il est pensionnaire au Collège, comme Charles Ozanam, mais aux Minimes. Les garçons se sont liés d'amitié. Le Recteur semble avoir reporté sur son futur gendre les espoirs qui étaient les siens pour Théophile. Autre exemple : « Sans initier M. Hachette [l'éditeur Louis Hachette] dans mes affaires, je me suis permis de lui dire que si dans ses relations littéraires, il pouvait vous être agréable, j'en serais reconnaissant¹⁸ ». En sens inverse, Frédéric a tendance à informer le recteur des moindres incidents de sa vie universitaire, ce que son frère abbé est loin d'approuver. Il est vrai que, de décembre 1840 à juin 1841, les tribulations n'ont pas manqué.

Amélie a reçu l'instruction des jeunes filles de son milieu, avant l'essor des congrégations féminines comme le Sacré-Cœur ou les Dames de l'Assomption. Cette instruction accorde une très large place à l'éducation transmise par la famille. Elle écrit bien, elle a des dispositions pour le piano. Ses parents, qui craignent un peu de voir leur fille en face à face quotidien avec un intellectuel tel que Frédéric, lui font donner des leçons particulières par le doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, M. Raynaud.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et il ne s'en priva pas. L'évocation de ses pénibles souvenirs de collège, son don d'éloquence et sa prestance, parvinrent à émouvoir.

Pour autant, renoncer au monopole napoléonien répugnait à la bourgeoisie libérale au pouvoir. De ce fait, en 1836, la liberté de l'enseignement secondaire n'existait toujours pas. En revanche, la loi Guizot, de 1833, l'avait établie pour l'enseignement primaire, ce qui fut très profitable aux congrégations, pour l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes en particulier. La méthode d'enseignement simultané – avec des classes de niveau – qui était la leur convenait bien aux besoins dans les villes, et Paris en premier lieu. En 1838, un Frère est même nommé directeur de l'École normale de Rouen. Or, la même année, le ministre Salvandy, moins adroit que Guizot, interdit aux pensions et institutions de préparer leurs élèves au baccalauréat : c'est dans les établissements « de plein exercice », c'est-à-dire les collèges royaux, que les classes de première et de philosophie devaient être suivies². La bourgeoisie tenait à garder le contrôle de l'enseignement concernant ses fils.

Or, fortifiée par le réveil spiritualiste, et parfois franchement catholique en cours au sein d'une fraction de l'élite intellectuelle parisienne, et au-delà, la campagne pour obtenir la liberté complète de l'enseignement prend de l'ampleur, ce qui suscite « une recrudescence de mauvaise volonté » vis-à-vis des intérêts catholiques du côté du gouvernement et du ministre de l'Instruction publique, Villemain. Frédéric s'inquiète : « Tout ceci m'inquiète souvent [...]. Je sais que, dans mes convictions, il y a une force plus grande que le mauvais vouloir de nos adversaires. Je ne gagnerai rien à le dissimuler, je n'acquerrais pas la confiance des supérieurs qui me connaissent, j'y perdrais celle de la jeunesse qui m'aime³ ». C'est dans la même lettre que

se trouve la première allusion à « cette polémique amère qui me déplaît chez mes amis à *L'Univers* », en l'espèce, des attaques nominatives visent les enseignements de dix-huit professeurs et écrivains dont le saint-simonien Michel Chevalier prêchant « le matérialisme en pleine chaire » au Collège de France (15 janvier), l'anticléricale italien Ferrari à Strasbourg mais encore Cousin, Jouffroy, Jules Simon, Michelet, Quinet. Côté catholique, l'une des ripostes sera la renaissance du *Correspondant* qui paraîtra, début 1843 : Ozanam en fera partie avec le Dijonnais Foisset et son collègue de la Sorbonne, Charles Lenormant. Ce qu'il y publie dans les premiers mois de 1843 n'a cependant rien à voir avec la campagne pour la liberté de l'enseignement. Mais, se sentant pousser des ailes, d'autres catholiques, et dans la même revue, s'expriment sur le ton qu'Ozanam déplorait dans *L'Univers* : ainsi Edmond Wilson : « Prêtres de Jésus-Christ, combattez l'Université, vous en avez le devoir et le droit » (15 février). « Ne nous forcez pas tôt ou tard à la retraite » adjure Ozanam dans une lettre à Foisset⁴. Le 26 mars, c'est le ministre lui-même qui le convoque dans son bureau, en brandissant *Le monopole universitaire destructeur de la religion et des lois*, un pamphlet d'origine lyonnaise. Villemain était cité plus de vingt fois à partir de textes mutilés. Une réponse est demandée au jeune suppléant. « Il a accepté, ne pouvant faire autrement », écrit Amélie à ses parents, le 31 mars.

Cette réponse, publiée dans le journal *Le Rhône*, du 13 avril, sous l'anonymat, et reproduite dans *La Gazette de l'Instruction publique*, n'exprime aucune opinion sur le fond du problème. Elle rejoint le sentiment de quelques catholiques membres de l'Université, tel l'Inspecteur-général Ambroise Rendu qu'Ozanam rencontre et admire, ajoutant pour lui-même : « Je suis de l'Église et de l'Université tout ensemble et je leur ai

consacré sans hésitation une vie conciliant ces devoirs dans un enseignement public, devant un auditoire de toute croyance et de tous les partis⁵ ».

Ambroise Rendu avait deux fils confrères de Saint-Vincent-de-Paul et amis d'Ozanam. Il avait associé le suppléant de Fauriel au Cercle catholique qu'il avait fondé en novembre 1841. Le but ? « La conciliation de l'Église et de la société laïque, de la foi chrétienne et de l'esprit nouveau, de la religion et de la science⁶ ». Mais, à ce Cercle, bientôt installé 13 rue de Grenelle-Saint-Germain, s'opposait l'*Institut catholique*, fondé en 1839 et installé 29 rue de Verneuil. Le fondateur était ici le baron Cauchy, célèbre scientifique, et catholique engagé. Il avait fait partie de la Congrégation et il était confrère de Saint-Vincent-de-Paul. Louis Veuillot, le vice-président de l'Institut, regardait de haut... le Cercle ouvrant ses salons « à quelques jeunes catholiques amateurs [...] de billard et à quelques autres poupins qui ont des vers à dire⁷ ». C'était en fait, et en quelque sorte, une reprise des conférences de M. Bailly qui avaient périclité. Au début de l'année 1843, le nombre des sociétaires s'élevait à 360. Ozanam présidait la conférence de littérature, l'abbé Bautain, celle de philosophie. Les catholiques d'opinions modérées prédominaient parmi les responsables.

« Des devoirs littéraires des chrétiens », c'est le titre du discours que Frédéric Ozanam vint y prononcer, le 22 mai 1843, à l'invitation des principaux membres. Parmi ses nombreux auditeurs, l'Archevêque de Paris lui-même, Mgr Affre ; les abbés Cœur, Deguerry, Maret, une pléiade de laïcs connus, les de Carné, Wilson, Vatimesnil... Il est certain que l'intervention avait été demandée par l'archevêque. « Ceci n'est pas une leçon, c'est un examen de conscience » [...] L'orateur commence par une vision du passé faisant sa part à « l'orthodoxie » de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soumises au feu de sa critique. Il ne pense pas que la démocratie soit sortie « tout armée des forêts de la Germanie³⁷ ». Edouard Jordan qui, écrivant en 1913, avait connaissance des travaux de l'école positiviste, a fait d'Ozanam « un grand historien pour son temps », même si, écrit-il, « il était plus pressé de construire que soucieux de vérifier ses matériaux³⁸ ». Un jugement partagé par Pierre Riché qui souligne que « la situation de l'Occident en 1848 » l'a aidé « à comprendre le passage d'une civilisation à une autre³⁹ ».

Lors de la XIV^e Semaine d'études du *Centro Studi per l'Alto Medioevo de Spolete*, consacrée, en 1966, à la « conversion des peuples germaniques au christianisme », le professeur Raoul Manselli, autorité reconnue dans le domaine des études médiévales⁴⁰ n'hésita pas à dire que « Celui qui, au moins en France, a laissé la trace la plus profonde [...] concernant l'étude de notre sujet, a été Frédéric Ozanam ». Et de continuer « Il est curieux de noter, parmi les historiens contemporains, un étrange et vraiment inexplicable silence qui enveloppe le travail scientifique du grand apôtre social français, il faut donc dire avec énergie qu'il ne fut pas seulement le premier à poser dans les termes précis et rigoureux le problème de la signification et de l'importance historique de la conversion des peuples germaniques au christianisme, mais il fut aussi le premier à avoir montré qu'un tel problème pouvait être résolu seulement si, à côté de l'étude du monde romain-chrétien, on adjoignait et approfondissait l'étude du monde germanique⁴¹ ».

De son côté pour le professeur Marco Bartoli, ce qui reste de l'œuvre inachevée d'Ozanam « est suffisant pour y trouver un historien de premier ordre » avec « des pré-supposés méthodologiques étonnamment modernes ». Parmi ceux-ci, étudier l'histoire de l'Église non pas comme *Kirchengeschichte*

mais comme une *Profangeschiste*, une histoire profane mais dans laquelle l'Église est à l'œuvre comme forme de renouvellement et de transformations. L'histoire de l'Église n'est pas une histoire à part. Autre ambition : étudier l'histoire de l'Europe et non pas seulement les histoires nationales. Quant au silence qui a accueilli les travaux d'Ozanam, il s'explique par la rupture intervenue dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'historiographie positiviste se substituant à une historiographie romantique. Par ailleurs, la génération qui succède à Ozanam est très marquée par la défaite de 1870 et la montée de sentiments d'hostilité envers les Allemands. Ainsi Ozanam fut-il oublié en tant qu'historien européen⁴².

1. Gérard CHOLVY, *Frédéric Ozanam*, « Sur le devant de la scène », chap. IX, p. 482-517, Fayard, 2003 et Sylvain MILBACH, « Frédéric Ozanam et les catholiques libéraux : affinités et tensions », Colloque de 2003, *Frédéric Ozanam*, s.d. B. Barbiche, Cerf, 2006.

2. Exception faite de Stanislas comme nous l'avons vu, de Juilly et de Ponlevoy.

3. À M^{me} Soulacroix, 23 janvier 1842, *Lettres*, n° 377.

4. 21 mars 1843, *Lettres*, n° 473.

5. À M. Soulacroix, 5 avril 1843, *Lettres*, n° 475.

6. Excellente présentation du Cercle dans la thèse de Christine MOREL, *Frédéric Ozanam et la Seconde République*, École des Chartes, 1976, t.1, p. 47-57.

7. À Guerrier de Dumast, 22 mai 1842, L. Veuillot, *Œuvres complètes*, t.15, n° 140.

8. Jn 3, 13-18.

9. Texte complet du discours et de l'intervention de

l'archevêque, t. VII (*Mélange I*) des *Œuvres complètes d'Ozanam*, p. 138-147.

10. 28 juin 1843.

11. 21 octobre 1843, *Lettres*, n° 516.

12. Le Concordat et, à nouveau en 1830, la Charte revisitée se contente de faire du catholicisme « la religion de la majorité des Français » et Louis-Philippe n'est plus roi « par la grâce de Dieu ».

13. Notes de cours d'OZANAM, Archives Laporte.

14. À la différence d'Ozanam, il aura une longue carrière universitaire et politique. Il est l'auteur, en 1875, de « l'amendement Wallon » qui introduit le mot de « République » dans les textes constitutionnels.

15. Condorcet, 1776.

16. *The Decline and Fall of the Roman Empire*.

17. *La Civilisation au V^e siècle*, 1851.

18. Voir notre chapitre 8 « L'Italie » qui mérite un traitement particulier.

19. À François Lallier, 17 août 1842, *Lettres*, n° 433.

20. À Théophile Foisset, 26 janvier 1848, *Lettres*, n° 777.

21. B. BARBICHE, « La pratique du prêt à domicile [...]. L'exemple d'un universitaire : Frédéric Ozanam », *Le livre et l'historien*, Droz, 1997.

22. *Souvenirs de jeunesse*, Paris, 1885.

23. À Charles Lenormant, 12 janvier 1853, *Lettres*, n° 1223. Daniel MOULINET, *Les Classiques païens dans les collèges catholiques ? Le Combat de Mgr Gaume*, Cerf, 1995.

24. *Les Germains avant le christianisme*, 14^e leçon, *Œuvres complètes*, vol. II, p. 73-74.

25. *De Constantia sapientis*, C, XIV.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

suivie, Ozanam est heureux de découvrir les vestiges de l'Église d'Orient. À Salerne « nous avons vénéré la tombe de Grégoire VII, qui vint y trouver un dernier abri, lorsque, seul, il combattait pour la liberté du christianisme et l'affranchissement de la patrie italienne²³ ». Du temps d'Ozanam, le pape Hildebrand (1073-1085) était considéré comme l'inspirateur et le guide des papes réformateurs. N'avait-il pas obtenu que l'Empereur Henri IV vienne à Canossa, le 28 janvier 1077, pieds nus, en habit de pénitent, implorer son pardon ? Ce pape mourut exilé à Salerne en 1085.

Des habitants de l'Italie, à la différence de nombre de visiteurs venus de France, les Ozanam ont une approche le plus souvent très positive, y compris sur le plan religieux. En Sicile, « la vieille foi et les vieilles mœurs n'ont pas [...] abandonné les peuples, rien n'est plus célèbre que l'enthousiasme avec lequel sont honorées sainte Agathe, sainte Lucie, sainte Rosalie²⁴ ». À Palma une jolie bourgade des bords de la mer, après l'Angelus du soir, ils ont vu les habitants aller en procession aux portes fermées des églises : « tous, hommes, jeunes et enfants, suivaient avec des lumières, un Christ porté en procession. Ils chantaient des prières avec un air monotone, mais touchant [...] ils s'arrêtaient devant ces petites chapelles, si nombreuses en Italie, et devant les portes fermées des églises, là ils s'agenouillaient ; l'un récitait ou disait le *Tantum ergo*, puis la procession [...] poursuivait sa route. À leur passage, les fenêtres des maisons se couvraient de lumière et les femmes et les petits enfants s'agenouillaient sur le seuil de la porte. Nous ne pûmes nous empêcher de suivre quelque temps ces bonnes et pieuses gens et d'unir nos prières à leurs prières²⁵ ». Dans les monastères de Naples et de Sicile, Ozanam a vu « des hommes éminents et excellents », capucins de Syracuse, bénédictins de

Catane, franciscains de l'Observance²⁶. Quel étonnant contraste avec les impressions de son propre père au début du siècle ! Quant au séjour à Rome, essentiel « pour l'intelligence du christianisme²⁷ », il est marqué par une audience pontificale, le 12 octobre. Un quart d'heure d'entretiens où il est question des études du jeune professeur mais aussi de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. C'est à ce double titre qu'une audience privée avait été accordée, la version romaine de l'ouvrage sur Dante avait été publiée en 1839. Dans la seule année 1841, pas moins de quatre traductions italiennes d'un livre sont publiées, à Milan, à Naples, à Florence et à Pistoïa. À Rome, ils vénèrent les sanctuaires « où reposent tant d'hommes illustres » et communient au tombeau de saint Pierre.

La mission de 1846-1847

Dès 1845, Ozanam songe à retourner en Italie. Le 1^{er} juin de l'année suivante, la demande est faite au Ministre de l'Instruction publique, pour six mois « à partir du mois de novembre qui est le moment où les bibliothécaires finissent leurs vacances ». Le professeur propose de recueillir les documents relatifs à l'histoire des écoles et de l'enseignement depuis le septième siècle jusqu'au dixième. Cette demande est à replacer dans le cadre de la politique de développement de l'histoire impulsée par Guizot.

Sur ces entrefaites, le pape Grégoire XVI mourut et son successeur fut élu le 17 juin 1847, sous le nom de Pie IX. Le cardinal-évêque d'Imola, Mastai-Ferretti, auquel devenu pape, Ozanam envoie, au nom de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, une lettre de félicitations écrites en latin, suscite, alors, de grandes espérances, parmi les libéraux en Italie, en France et au-

delà. Ozanam les partage. Sa femme et lui quittent Paris le 17 novembre. Il s'agit aussi de rétablir une santé « ébranlée²⁸ ». L'embarquement pour Gênes a lieu le 6 décembre. De là, les voyageurs gagnent Livourne par mer. Le 10, ils sont à Pise. Arrivés, par le chemin de fer, à Lucques, le 13, l'abbé Barsoghini fait voir à Frédéric « des chartes des tems les plus reculés. L'église de Saint-Frediano [l']a rempli de joie. C'est une contemporaine de ses chers barbares qu'il aime tant. Elle est de 685²⁹ ». Le 15, les Ozanam sont accueillis à Florence et Frédéric confie à son beau-père cette commission : « Veuillez [...] dire à M. le Ministre, quand vous le verrez, que j'ai déjà réuni quelques documens instructifs³⁰ », des jalons pour ces *Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie depuis le VIII^e siècle jusqu'au XIII^e* qui seront publiés chez Lecoffre, en 1850. Ajoutons que chez le libraire Vieusseux, Frédéric a acheté « une quarantaine de volumes ». À Florence, à nouveau, il est frappé par « ces belles églises pleines d'un peuple qui croit, qui prie ».

Le 24 janvier 1847, le couple s'installe à Rome pour quelques mois. Sur le chemin qui y conduit, ils ont fait plusieurs haltes, dont les deux jours passés à Sienne où « j'ai eu le bonheur d'y trouver une chronique [...] inédite du XIII^e siècle que j'enverrai à M. le Ministre et qui contribuera à m'acquitter de ma mission³¹ ». Les Ozanam logent à côté de Madame Doubet, la sœur d'Eugène Rendu. Son époux, Louis, est le meilleur des guides pour initier Ozanam à l'Italie contemporaine. Ce catholique libéral, très hostile aux jésuites, avait de nombreuses amitiés dans les milieux intellectuels et religieux italiens, il connaît à Florence l'éditeur-libraire Vieusseux, l'un des protagonistes de l'unité nationale italienne, ainsi que le marquis Massimo Taparelli d'Azeglio, parent de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chaudière à vapeur, les stylets en socs de charrues », allusion à la politique des chemins de fer¹⁷ et au projet de mise en valeur du Latium. Mais « ce qui est d'un prix infiniment au-dessus, c'est ce triomphe inouï du Prince de la paix qui vient d'apparaître de nouveau humble et doux [...]. Fasse le Seigneur que les passions mauvaises et exaltées n'en compromettent pas plus les fruits [...] fasse que les rétrogrades [...] ne ressaisissent pas les rênes¹⁸ ».

Pour une République démocratique et chrétienne

À Paris, tout s'est joué le 23 février 1848, jour où la Garde nationale fraternise avec les émeutiers qui élèvent des barricades. Le roi renvoie trop tard Guizot et le soir, 23 boulevard des Capucines, la troupe tire et 16 morts sont officiellement déclarés. Dès lors, on passe de l'émeute à la révolution. Le Paris populaire se soulève. Le 24, Louis Philippe abdique. Maîtres de l'Hôtel de Ville, les Républicains font acclamer un gouvernement provisoire qui « proclame » la République. L'abbé Maret et Ozanam vont frapper chez Lacordaire et, le 26, celui-ci, par un billet très court, demande à Ozanam de venir le voir « en particulier¹⁹ ». Il semble bien que, la veille au soir, l'idée de fonder un journal avait été agitée, car Ozanam préparait « une réunion de jeunes gens » pour le lendemain « à onze heures du matin » à l'atelier du sculpteur Bonnardel, 9 rue de Fleurus²⁰. D'autres réunions se tinrent au Cercle catholique. Il est préférable, pense Ozanam, que l'opinion catholique soit représentée par plusieurs journaux, ceci afin que l'Église de France « cesse d'être rendue responsable de ce qui se passe dans l'esprit d'un

journaliste²¹ » : c'est surtout Louis Veuillot qui est visé. La rupture entre les deux hommes remonte, au moins, à 1847, qu'il s'agisse de l'appréciation concernant le nouveau pape, de la politique des Autrichiens ou de la « Guerre du Sonderbund » qui avait opposé les cantons catholiques de la Suisse aux autres Cantons, ceci avec l'appui de l'Autriche et malgré les réserves de Pie IX. Au demeurant, cet extrait d'une lettre de Veuillot au Bourguignon Théophile Foisset, ne laisse aucun doute sur l'opinion du journaliste de *L'Univers* vis-à-vis du professeur de la Sorbonne : « Je ne dis rien d'Ozanam, je ne lui ai jamais accordé deux liards de jugement, je vois toujours en lui l'homme qui faisait des discours au Cercle catholique... ».

Ce nouveau journal, ce fut *L'Ère nouvelle*²² dont le premier numéro paraît le 15 avril. Le prospectus de lancement était daté du 1^{er} mars et doit être attribué à Maret et à Ozanam. La France, y était-il dit, a fait l'expérience de trois monarchies en moins d'un demi-siècle, « elle est lasse par conséquent de ce triple et infructueux essai ». Si le pays préfère la forme républicaine, « c'est une affaire d'opinion, ce n'est pas une affaire de foi ». Un soutien total, loyal serait donc accordé à la République, celle-ci devant respecter la religion et accorder les libertés refusées par le précédent régime, enseignement et association. La République doit s'occuper de soulager la misère ouvrière et s'intéresser au sort de nations encore opprimées.

De sa chaire de la Sorbonne, Ozanam fit une adhésion publique au nouveau régime. Ceci avant de commenter le chant V du *Purgatoire* : « Vous m'avez toujours connu passionné pour la liberté, pour les conquêtes légitimes des peuples, pour les réformes [...] pour ces dogmes d'égalité et de fraternité qui ne sont que l'avènement de l'Évangile dans le domaine temporel²³ ». Dans les premiers jours de mars, plusieurs

journaux reproduisent cette déclaration que le professeur avait fait suivre d'une quête pour les blessés de février²⁴.

« L'esprit de 1848 » donne une grande place, dans la devise de la République, à la fraternité : « Dans une atmosphère romantique, au son des discours lyriques de Lamartine [le chef du Gouvernement provisoire], on célèbre l'union des cœurs, en plantant des arbres de la liberté [...] cette fraternité possède une composante religieuse [...] à la différence de ce qui s'était passé en 1830²⁵ ». Le 27 février, Lacordaire est reparu triomphalement dans la chaire de Notre-Dame. Comme lui, Ozanam est alors du parti de la confiance, d'autres catholiques, comme Montalembert, étant, eux, du parti de la défiance. Le 10 mars, *Le Correspondant* publie cette phrase d'Ozanam, à propos de la nouvelle devise : « Il faut qu'on sache qu'on ne peut déchirer une page de notre Évangile, de notre constitution divine, sans déchirer un de ces trois mots » et, à son frère abbé : « Au fond leur devise : *liberté, égalité, fraternité* est l'Évangile même. Rien n'est perdu si nous empêchons qu'on s'en écarte²⁶ ». Le 15 mars eut lieu, chez lui, une réunion de professeurs en vue d'ouvrir des cours publics pour ouvriers. Il invite à se préparer aux élections et il recommande à son frère d'appuyer avec discrétion, la candidature d'Henri Wallon à Valenciennes : « C'est un républicain sincère et un catholique solide, membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul et très zélé pour le bien des pauvres²⁷ ». Bien entendu, il participe activement à la préparation de *L'Ère nouvelle*, sans pour autant interrompre ses deux leçons hebdomadaires à la faculté. Le voici lancé avec fougue dans des combats quotidiens, il n'a pas encore 35 ans. Il a conscience, alors, de vivre une époque exceptionnelle. Il croit à la réalisation prochaine de l'idéal de sa jeunesse. Au même moment, il en est d'autres que lui qui participent des mêmes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avril, Pie IX affirma, de façon solennelle, qu'il ne pouvait déclarer la guerre à l'Autriche. Des manifestations hostiles au pape se produisirent dans Rome, « rétrogrades » et « révolutionnaires » s'affrontant. Ozanam dut distinguer en Pie IX l'Italien, le prince temporel et le chef spirituel. Comme Italien, le pape ne désavouait pas les volontaires pour l'indépendance. Comme prince temporel, il n'avait pas voulu déclarer la guerre : dans ce cas il aurait encouru la réprobation générale, les diplomates européens hésitant à remettre en cause le traité de Vienne de 1815. Cependant Pie IX était assurément libre, malgré tout, « de déclarer la guerre à l'Autriche ; et si, plus tard, les événements le décident à cette extrémité ce n'est pas nous qui regretterons de voir l'étendard de Saint-Pierre sur les champs de bataille ». Est-ce le secret désir de l'auteur de l'article⁵⁸ ? Même s'il s'agissait d'une guerre défensive. En Frédéric Ozanam il y a beaucoup du patriote italien. Le bon connaisseur du Moyen Âge qu'il est, se situe du côté des Guelfes partant au combat, en 1259, à l'appel du pape Alexandre IV, au chant du *Vexilla regis* contre les Gibelins abhorrés, ce parti de l'empereur germanique. Dans le manuel de la classe de Seconde des lycées et collèges *Histoire du Moyen Âge* (programme de 1852) l'auteur, l'ami d'Ozanam, Ambroise Rendu, consacrera de larges développements à ces luttes en Italie qui « ont été d'abord la résistance du patriotisme à l'invasion étrangère⁵⁹ ».

Ozanam ne voulait pas croire à la gravité des troubles survenus à Rome. Il les minimisait. Il était faux que le pape soit prisonnier dans Rome, y subissant le joug de « la faction impie ». Les ennemis du pouvoir temporel y étaient peu nombreux. Les rédacteurs de *L'Univers* s'estimèrent visés par de tels propos. Ils accusaient *L'Ère nouvelle* d'accepter trop

facilement l'éventualité d'une guerre, malgré les dangers qu'elle ferait courir à la chrétienté. En réalité, nul ne voulait admettre, d'un côté comme de l'autre, que Pie IX était la victime de deux influences opposées : celle des austrophiles derrière le cardinal Antonelli, et celle de la rue entraînée par les chefs radicaux. Le 23 mai, Ozanam dut convenir que le Pape avait « perdu sa liberté, oui, il est sur un abîme, oui, il y tombera demain peut-être, oui ; mais ne devançons pas sa chute⁶⁰ ». Il se permettait aussi une critique, la seule, mais importante, sur la politique pontificale : les réformes se sont bornées à « une reproduction peut-être timide des royautés constitutionnelles » : en clair, « le suffrage électoral » n'avait pas été donné au peuple, privilégiant ainsi l'influence de la bourgeoisie anticléricale⁶¹.

« Les nouvelles d'Italie sont d'une extrême gravité » écrit Frédéric à son frère, le 8 juin⁶². À Rome, d'un ministère à l'autre la situation empirait. Le 18 juillet, les Autrichiens occupaient Ferrare, puis, les troupes du général Radetzki entraient à Milan. Autant de revers qui exacerbaient les radicaux qui entretenaient à Rome, une agitation permanente. Ozanam voyait bien que les victoires de l'Autriche faisaient relever la tête aux partisans de l'ancien régime⁶³. Dans un article anonyme... Eugène Rendu, dans *Le Siècle* du 30 juillet, jugeait « regrettable » l'attitude du pape, ce qui provoqua le mécontentement d'Ozanam⁶⁴ qui pensait que le peuple romain ne laisserait pas faire les radicaux. Il se trompait lourdement. Le 15 novembre, les révolutionnaires assassinèrent le ministre du pape Pellegrino Rossi. Une émeute s'ensuivit et, le 24 novembre, Pie IX alla chercher refuge à Gaète dans les États du roi de Naples. Ozanam se tut durant près d'un mois. Sur l'état d'abattement dans lequel il était plongé, ce sont des lettres d'Amélie qui laissent passer des notations : « Il n'a pas dormi la

nuit dernière à cause des événements de Rome qui sont effroyables. [...] Ce pauvre Fred se fait un mal affreux de tout cela⁶⁵ » ; « Il est bien affligé de ce qui arrive à Rome, on dit que le Pape arrive. Je pense que vous le verrez à son passage car on regarde ici son arrivée comme prochaine⁶⁶ ». L'envoyé du général Cavaignac à Rome avait cherché, de fait, à susciter une venue en France ; une interprétation que reprend Ozanam le 20 décembre mais, Pie IX est resté à Gaète en raison du retard du bateau à vapeur français⁶⁷. En réalité, le Pape avait décidé de rester à Gaète. Mais Frédéric eut bien du mal à admettre la fin de tous les espoirs qu'il avait mis dans la solution de la question romaine. Afin d'éviter que « la papauté soit pensionnaire des couronnes étrangères », il s'engagea donc des « Aumônes pour notre Saint-Père le Pape Pie IX ». Et ce fut le dernier article qu'il écrivit dans *L'Ère nouvelle*. Il manifestait ainsi une fidélité indéfectible à la différence de ses amis Doubet et Rendu, plus sévères pour Pie IX. Le 22 janvier 1849, à l'issue de son cours il fait faire une quête au profit de Pie IX. *L'Ère nouvelle* reproduisit ses paroles en substance : « c'est grâce au pape qu'on peut espérer de nouveau l'accord du christianisme et de la liberté⁶⁸ ». C'était, en quelque sorte, le testament politique de celui qui, aux yeux de ses adversaires, passait pour un vaincu.

Au printemps 1850, Charles Ozanam et Henri Perreyve firent le voyage de Rome. Ils furent les témoins du retour du pape dans la ville avec le soutien d'une importante force militaire française : « Pour la partie officielle, c'était une fête française et militaire. Les Français étaient partout, devant, derrière le pape, et les soldats jusqu'au fond de Saint-Pierre ! Le pape [...] a dû souffrir de voir tant de troupes dans sa ville, et de sentir que le peuple, au lieu de faire cette fête, n'en était que spectateur. Partout sur le passage du pape, j'ai remarqué

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

parmi les catholiques, c'est-à-dire l'expression des notables, le clergé inclus. Les élections législatives du mois de mai se traduisirent par l'effacement quasi complet de la tendance politique qui était celle d'Ozanam : à savoir celle des républicains modérés. Le parti « de l'ordre » (Thiers, Montalembert, le légitimiste Berryer) affronte « la Montagne » avec Ledru-Rollin et les radicaux, partisans d'une république démocratique et sociale. Des survivants de la démocratie chrétienne, les uns se radicalisent, les autres renoncent au combat politique. La progression des « rouges » – 200 élus, ils sont légèrement majoritaires à Paris – inquiéta vivement, même si les conservateurs, près de 500, dominaient. Ozanam pensait ne plus avoir de rôle à jouer. De retour à Paris après un long séjour à Lyon et à Ferney, il s'attristait de la responsabilité que faisaient, selon lui, peser sur les catholiques « *L'Univers* et *L'Ami de la religion* » : « À l'exception de l'archevêque et d'une poignée d'hommes autour de lui, on ne voit plus que gens qui rêvent l'alliance du trône et de l'autel. Personne ne se souvient de l'effroyable irréligion où ces belles doctrines nous avaient menés, et il n'y a voltairien affligé de quelque mille livres de rentes qui ne veuille envoyer tout le monde à la messe, à la condition de n'y mettre pas les pieds. Cependant, je vois se ralentir ce beau mouvement de retour et de conversion qui avait fait la joie de ma jeunesse et l'espoir de mon âge mûr, et je me demande si, quand mes cheveux auront blanchi, nous pourrions encore les courber devant les autels sans entendre autour de nous ces huées qui, il y a vingt ans, poursuivaient les fidèles jusque dans l'église³ ». Depuis son observatoire parisien, il percevait bien une impopularité grandissante dans le peuple de Paris et dans l'intelligentsia. Elle paraît avoir échappé à Montalembert – *Des intérêts catholiques*, à l'automne 1852.

Mais il semble qu'Ozanam en attribuait alors la cause au seul facteur politique sans bien discerner ce qui relevait d'un reflux du spirituel au plan des idées avec le déclin du romantisme et l'avènement d'une jeune génération d'intellectuels gagnés à une conception positiviste du monde : Taine est entré à l'École normale supérieure en 1848, Renan écrit *L'Avenir de la science* la même année⁴. Prévost Paradol et Edmond About, autres « anti-Talas » entrent à l'École normale l'année suivante. Auguste Comte va bientôt publier son *Système de politique positive* (1851) et son *Catéchisme positiviste* (1852). Depuis Rome, Charles Ozanam, le 7 septembre 1850, fait part à son frère d'un bruit qui court à Paris : « J'ai entendu dire que M. Eugène Veuillot était à Rome, que le pape l'avait reçu avec empressement et lui avait témoigné de bouche toute l'approbation qu'il donnait à son journal⁵ ». Au mois d'avril 1851, Frédéric Ozanam veut toujours croire « à la durée de la République [...] pour le bien de la religion et pour le salut de l'Église de France, qui serait cruellement compromise si les événements donnaient le pouvoir à un parti prêt à recommencer toutes les erreurs de la Restauration⁶ ». Lacordaire se trouvait aussi à contre-courant dans ses conférences de carême à Notre-Dame. Le 25 juin 1850, dans *Le Correspondant*, Ozanam se trouva être à l'origine d'une polémique qui allait l'opposer à Veuillot. « Une école, écrivait-il se propose non de réconcilier, mais d'humilier la raison humaine : elle aime, elle cherche, elle érige en articles de foi les thèses les plus contestables, pourvu qu'elles soient impopulaires, pourvu qu'elles froissent l'esprit modéré ; au lieu de toucher les incroyants, elle ne réussit qu'à irriter les passions des croyants [...] à faire la joie des protestants et des rationalistes. L'autre école, inaugurée par *Le Génie du christianisme* [...] a cru plus sage de travailler à

rétablir l'antique alliance de la raison et de la foi ; de traiter avec douceur les esprits égarés⁷ ». Veillot répliqua « Tout son talent et tous ses services sont trop courts pour lui donner le droit de faire si sommairement la leçon à M. de Maistre et même à nous⁸ ». Frédéric en fut informé par son frère Charles. L'année 1850, c'est celle du vote de la loi Falloux. Le vicomte Alfred de Falloux était un légitimiste, un confrère de Saint-Vincent-de-Paul et, dans le même temps, un catholique libéral. Le 10 décembre 1848, il n'avait pas voté pour le Prince-Président. Néanmoins, dès le 20 du même mois, cédant aux instances de Montalembert, il avait accepté d'être nommé Ministre de l'Instruction publique. Falloux était un tacticien, il savait que, concernant la liberté de l'enseignement, il fallait rechercher un compromis. Dans la commission de vingt-quatre membres qu'il constitua on ne trouve cependant pas Ozanam. Y avait-il songé ? Ce n'est pas impossible. Nous savons que le jour de Noël 1848, Falloux l'avait invité à dîner, ... pour la seconde fois⁹. On n'en peut dire davantage. Le 27 octobre 1849, le ministre donna sa démission, il était malade. La loi qui porte son nom fut votée le 15 mars 1850. Ozanam a gardé le silence à ce sujet, Veillot, lui, était fort hostile car l'Université était maintenue et conservait son droit de surveillance sur tous les établissements. Falloux s'était soucié « de ne pas dresser l'une contre l'autre l'Église et l'Université¹⁰ ». Mais, « votée selon le désir de Falloux, elle devait être appliquée dans l'esprit de Veillot » sous le Second Empire¹¹. Au demeurant, Ozanam n'avait pas conscience du danger bonapartiste pour la République. Survint le coup d'État du 2 décembre 1851. Cavaignac figurait parmi les généraux arrêtés. Les Protestataires sont aussi les deux frères Armand et Anatole de Melun, Alexis de Tocqueville, Falloux. L'abbé Maret cacha le démocrate chrétien, de tendance socialisante, Arnaud de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ces madones. Je ne lui trouve rien de froid ni de fanatique, et dimanche, à la messe, nous avons vu communier beaucoup de personnes, des jeunes gens surtout, à la mine virile ». L'agriculture « nous a paru florissante, comme elle l'est en effet dans cette industrielle province du Guipuzcoa sur laquelle il ne faut pas juger toute la monarchie⁶⁷ ».

Il y eut ensuite un voyage un peu plus long en Castille, marqué par le séjour à Burgos, le berceau des ancêtres des comtes puis des rois. Auparavant à Miranda de Ebro, les voyageurs ont vu « ces groupes merveilleux de mendiants drapés dans leurs manteaux bruns, des bergers chassant leurs bœufs, des muletiers aux habits éclatants ». À Burgos, cinq heures sont consacrées à la visite, en deux temps, de la cathédrale « Ici, comme en Italie, une cathédrale est un monde ». Suit une longue description qui n'oublie pas « le portrait du Cid à cheval », la chapelle du connétable « l'une des merveilles de l'Espagne et du monde, le chef-d'œuvre de la Renaissance castillane [...]. Désormais pour moi, toutes ces traditions vivent [...] j'ai presque touché de ma main la belle barbe du *Campeador* ». Au monastère de *Las Huelgas* on peut voir « l'étendard des Maures, pris à *Las Navas de Tolosa* [1212] encore porté processionnellement au jour anniversaire de sa victoire ». À la Chartreuse de Miraflores reposent le roi Jean II et sa femme, les parents de la reine Isabelle. « Il faut avoir vu ces lieux pour se représenter la cour de Castille au XV^e siècle [...] quand les marquis de Santillane et de Villena s'honoraient de traduire Dante et de ranimer le gai savoir des troubadours [...]. J'ai trouvé beaucoup de plaisir à voir de près ce peuple original qui n'a pas la grâce italienne [bien sûr, serions-nous tentés d'ajouter :], mais qui a de la noblesse [...]. Les vieux Castellans parlent très purement, j'étais tout ravi de les bien comprendre et

j'ai eu la témérité de leur répondre au péril de leurs verbes⁶⁸ ». Très fine remarque qui attesterait d'une bonne approche *del Castellano*, à ne pas confondre avec les autres dialectes hispaniques : « Je ne puis pas me représenter un pays que je n'ai pas vu⁶⁹ ».

Lors du voyage qui, des Pyrénées, devait conduire la famille en Italie, la « grande ville » de Toulouse « méritait bien l'honneur d'une station », deux journées bien remplies à admirer les hôtels – Renaissance –, à visiter les églises et surtout « la merveille de Toulouse », Saint-Sernin où « Nous avons vénéré le chef de saint Thomas d'Aquin⁷⁰ ». La halte à Montpellier, où les guerres de religions ont accumulé les destructions, ne permet qu'une rencontre avec la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, l'une des premières en province (1839), mais, à Toulon, la visite de l'arsenal fait découvrir « l'escadre de la méditerranée [...]. Nous avons visité le géant de la flotte, le *Valmy* de 130 canons, monté par mille cent hommes ». Ce fut ensuite la route « enchanteresse, bordée d'oliviers, d'orangers tout couverts de leurs fruits, sans parler des palmiers ». Près d'Antibes, la vue des Alpes enneigées permet cette comparaison : « Toute la création est là avec la majesté des glaciers et l'opulence des régions tropicales⁷¹ ».

À Pise, après avoir visité la cathédrale, le baptistère et le Campo Santo, Frédéric peut confier à son jeune frère « Dieu ! que tout cela est beau ! C'est là surtout et à l'admiration que ces grandes choses me causent toujours que je me sens encore jeune et chaleureux⁷² ». À Florence, devant fresques de Giotto, Ozanam s'enthousiasme d'autant plus qu'elles concernent l'histoire de saint François : « J'ai pu m'introduire en fraude [dans l'église Santa Croce], grimper sur les échafauds, et m'assurer que le *peintre restaurateur* avait vraiment peu de

chose à faire pour rendre la vie à l'œuvre du vieux maître⁷³ ». Revenir aux artistes du Quattrocento, à Fra Angelico ou Giotto, c'est alors l'aspiration de nombreux peintres, ces « Nazaréens » tel Overbeck, mais aussi, sous l'influence des réveils romantiques, de plusieurs artistes lyonnais dont Louis Janmot⁷⁴ et des préraphaélites anglais. Mais la pondération naturelle d'Ozanam ne l'a pas conduit à jeter l'anathème sur Raphaël, pas plus qu'il n'avait suivi l'abbé Gaume à propos des classiques païens. Romantique sans outrance, Frédéric est sensible à la couleur locale, au pittoresque des costumes comme des coutumes. Aussi n'est-on pas surpris qu'à Livourne, comme, peu avant à Londres, il ait constaté à regret une uniformisation en marche : « En général le plaisir des voyages c'est de se dépayser [...] de connaître d'autres mœurs en même tems que d'autres lieux [...]. Sous ce rapport l'Italie se gâte bien et elle perd chaque jour, en croyant gagner. Les costumes, les maisons, les ameublements subissent la loi parisienne, le français devient la langue de toutes les personnes bien élevées [...] heureusement[...] il reste encore quelques Livournaises qui ont le bon esprit de garder le voile blanc et de respectables capucins à la longue barbe et aux pieds nus⁷⁵ ».

1. À Nicolo Tommaseo, 24 avril 1849, *Lettres*, n° 879.

2. À Pie IX, *Lettres*, n° 842.

3. À Alexandre Dufieux, Paris, 6 décembre 1849, *Lettres*, n° 950.

4. Même si la publication ne date que de 1890.

5. Archives Laporte.

6. À Alexandre Dufieux, 9 avril 1851, *Lettres*, n° 1069.

7. « Foi et patrie, poèmes de M. Jules de FRANCHEVILLE », t.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dupanloup. Autant de références qui attestent, à leur manière, de ce renouveau religieux dont Ozanam est le témoin et l'un des artisans depuis 1833. On n'oubliera pas, en outre, l'une des œuvres picturales les plus marquantes de Delacroix, *La lutte de Jacob contre l'Ange*, dans la Chapelle de Saint-Michel et des Saints-Anges, mais l'exécution n'a commencé qu'en 1849.

L'acte de baptême de Marie Ozanam fait mention de la marraine, du parrain et du père, des deux oncles, Charles Ozanam et Charles Soulacroix, du grand-père Jean-Baptiste Soulacroix et de l'arrière-grand-père, Joseph Magagnos, le père de Madame Soulacroix. Il est âgé de 72 ans¹⁷. Amélie va allaiter son enfant. « Je ne sais rien de plus doux sur la terre que de trouver en rentrant chez moi ma femme bien-aimée avec ma chère enfant dans ses bras. Je fais alors la troisième figure du groupe et je demeurerais volontiers des heures entières dans l'admiration¹⁸ ». Ce prudent emploi du conditionnel traduit bien Frédéric dans sa vérité, il mentirait s'il restait « des heures entières », eu égard à ses devoirs de professeur qui sont pris très au sérieux, voire, en ces années-là, à d'autres engagements sociaux et religieux. Car depuis le début du mois d'août, Frédéric est « tout le jour » à la Sorbonne où le retiennent les examens du baccalauréat, la charge de loin la plus lourde alors des professeurs d'université en matière d'examens. « Je termine plutôt que je ne voulais une lettre commencée, interrompue, reprise dix fois [...]. J'écris dix lignes pendant que M. Guigniaut et M. Garnier interrogent sur la philosophie, le grec et le latin d'infortunés candidats qui n'en savent guère ; et je pose la plume pour les questions d'histoire, de littérature et de géographie¹⁹... ». Quant à l'*admiration*, ce mot revient souvent sous la plume d'Ozanam, plus réservé vis-à-vis de l'*adoration*; *Marie* c'est « de droit le nom de la première née dans les

familles chrétiennes. Peut-être aussi le souvenir de l'avoir vu bien porté a-t-il déterminé notre choix²⁰ ». « Je ne puis voir cette douce figure, toute pleine d'innocence et de pureté, sans y trouver l'empreinte sacrée du Créateur, moins effacée qu'en nous. Je ne puis songer à cette âme impérissable, dont j'aurai à rendre compte, sans que je me sente plus pénétré de mes devoirs. Comment pourrai-je lui donner des leçons, si je ne les pratique²¹ ? ».

Le 14 août 1845 « vingt jours après la naissance de ma fille Marie » Frédéric adresse cette prière à la Vierge :

*Mes trois anges
Vierge que j'invoquais aux jours de ma tristesse
Laisse-moi te louer quand le bonheur me presse :
Car tes mains ont béni mon obscure maison,
Tu mis autour de moi trois chastes créatures*

*L'une a servi son Dieu soixante ans sur la terre
C'est de toi qu'elle apprit ce que peut une mère.
Elle éclairait mon cœur et le touchait d'un mot²²[...].*

*La seconde²³ parut pour enchanter ma vie
je ne fis que la voir, et mon âme ravie
Au premier regard se rendit pour toujours...*

*La troisième est l'enfant, la fleur qui vient d'éclorre.
Sur ce front innocent que rien ne trouble encore
J'aperçois de plus près le sceau du créateur [...]
Fais donc qu'elle grandisse, ô Vierge tutélaire !
Qu'elle rappelle en tout son ayeule et sa mère,
Et qu'elle me rende meilleur !*

À la fin du mois d'août, le couple Ozanam et leur fille ont quitté Paris pour « prendre l'air » à Nogent-sur-Marne, « un joli village à trois quarts d'heure de Vincennes. Amélie a besoin de

respirer un peu [...] l'enfant n'y perdra rien ; et moi-même je ne serai pas fâché de prendre quelques vacances. De tout cet été, je n'ai guère vu d'autre verdure que celle du tapis vert autour duquel nous faisons les examens de baccalauréat²⁴ ». L'été suivant, dès le 28 juillet, les Ozanam vont à Meudon dans une maison qu'ils partagent avec leurs amis, les Gabourd.

Retrouvons Marie à Rome lors de la mission de 1846-1847. Ozanam en donne des nouvelles à son grand-père : « Petite Marie a supporté parfaitement cette longue route ; elle s'est affermie, elle marche d'un pas plus assuré, elle commence à courir ; sa langue semble se délier aussi, elle place toujours à propos *les mots de papa, maman, nini* ; elle dit très bien *non* et *oua*²⁵ ». Dans la maison qu'occupe la famille, elle a trouvé « des petites camarades avec qui elle joue [...], elle grimpe à nous faire peur, elle dit huit ou dix mots seulement, mais elle commence à faire comprendre tout ce qu'elle veut [...] lançant des confettis aussi bien qu'aucune fille de Romulus...]. Il n'y a qu'un point faible [...] que la pudeur nous oblige à taire²⁶ ». Trois mois plus tard... Marie fait grand honneur à ses parents lors de l'audience accordée par Pie IX. Elle « s'est couverte de gloire [...] ; nous avons bien peur qu'elle ne fût pas à la hauteur des circonstances, et qu'elle nous humiliât par quelque sottise. Mais quand elle est entrée et qu'elle nous a vu nous agenouiller sa mère et moi, elle s'est échappée des bras de sa bonne et sans qu'on lui dît rien elle est venue se mettre à genoux avec un petit air tout respectueux et elle a baisé la main du pape. Le pape [...] en est resté si charmé que trois jours après il en parlait à un Français [...] *Papa ! Papa !* C'est un des vingt ou trente mots de son petit dictionnaire [...]. Vous voyez que votre filleule vous fait honneur²⁷ ».

Au début de l'année 1848, petite Marie se portait « à ravir ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grandes fêtes. Peu à peu, la *Théologie morale* de saint Alphonse de Liguori y contribuant, les communions devinrent plus fréquentes, au moins au sein d'une élite spirituelle. M. Marduel n'était pas un rigoriste, il permettait deux communions rapprochées pour une seule démarche de confession. Il ne fait aucun doute que Frédéric appartenait à cette élite de fervents. Lui aussi communie souvent comme l'attestent les lettres à sa femme en 1842⁶ ; communions à Saint-Sulpice, leur paroisse, mais aussi à Saint-Germain-l'Auxerrois, à la chapelle des lazaristes de la rue de Sèvres, à Saint-Germain-des-Prés. Il lui arrive donc de désertier sa paroisse : « Voici dix ans que je suis paroissien de Saint-Sulpice et je m'y sens encore comme étranger⁷ ». Une question reste ouverte : communiait-il chaque semaine ? C'est vraisemblable.

Un voyage ne saurait être un prétexte à manquer la messe du dimanche. La correspondance l'atteste : « Nous avons quitté Tours dimanche matin, nous étions à 11 heures à Angers. Après la messe nous avons visité cette ville⁸ ». De nombreuses notations concernent la célébration des grandes fêtes de l'année chrétienne, notamment la Toussaint et, le lendemain, la commémoration des défunts : « Hier pour sanctifier la journée nous sommes allés à l'office du soir à Saint-Roch. Il y avait de la musique admirable⁹ ». Pour Noël 1842, le couple est à Notre-Dame à 9 heures. La veille ils étaient allés à la messe de minuit à l'Abbaye-au-Bois, et, le soir du 25 à Saint-Sulpice, pour un sermon¹⁰. Une solennité célébrée ensuite, et enfin, par un dîner « Nous avons eu une oie énorme en daube ». Pour Noël 1843, c'est aux Carmes que les Ozanam vont à la messe de minuit. Pour Pâques, à Notre-Dame, Frédéric Ozanam est attentif au nombre d'hommes qui communient : en 1852 « nous étions plus de quinze cents¹¹ ». Et de se réjouir d'avoir vu « notre excellent

ami Loménie » faire ses pâques, « en compagnie d'une douzaine d'élèves de l'École polytechnique qui sont aussi, comme vous le savez, ses élèves. Il est donc revenu comme tant d'autres qui reviennent¹² ». Pour le 15 août 1852, les Ozanam sont heureux d'être associés à la foule pyrénéenne, aux Eaux-Bonnes : « Si Louis XIII avait pu revenir [...] il aurait retrouvé [...] la foi vive de son siècle¹³ ». Quand il suit une procession, il arrive qu'Ozanam ne soit pas là en spectateur. À Saint-Loup, près de Marseille, il a eu l'honneur de porter le dais¹⁴. À Pise, c'est à la messe de onze heures que, tous les jours, il se retrouve. La dernière messe à laquelle il put se rendre à pied, fut celle du 15 août All'Antignano. Il reçut la communion avant la messe.

Les Ozanam faisaient dire des messes pour les membres de leur famille. Ainsi, Frédéric, sur la fin de sa vie, demande-t-il à ses frères de prier pour lui. « Heureuses les maisons qui ont ainsi la moitié des leurs là-haut pour faire la chaîne et tendre la main à ceux d'ici-bas¹⁵ ! ».

La piété mariale tenait, chez eux, une place de choix, aussi bien chez les Ozanam que chez les Soulacroix. Elle prenait la forme de neuvaines pour les naissances ou la maladie. Une dévotion caractéristique du catholicisme renaissant ; une exaltation de Marie qui correspond au rôle grandissant de la mère et, au-delà, à une exaltation de la femme que l'on retrouve aussi bien chez les Saints-Simoniens, chez Auguste Comte ou chez Michelet. Mais ces corrélations sont-elles utiles quand on est lyonnais et familier de la sainte colline de Fourvière : « Souviens-toi que Fourvière n'est pas loin, c'est là qu'il faut aller chercher la consolation¹⁶ » ? La correspondance conservée ne comporte cependant pas d'allusion aux apparitions de La Salette (1846), mais les pérégrinations conduisent aux sanctuaires locaux : Bétharram dans le Béarn, en 1852, avec la

Vierge au *Rameau d'or*¹⁷ ; la cathédrale de Burgos ; Notre-Dame de Buglose et sa basilique byzantine en construction : « Il y avait longtemps que je ne m'étais senti si touché¹⁸ ».

Mais sa piété mariale ne fait pas oublier à Frédéric ces intercesseurs que sont les saints, ceux qui sont reconnus ou ceux qu'il considère comme tels. Ainsi de Mgr Affre souvent invoqué. À propos des défunts qui sont des proches, la conviction d'Ozanam est faite : « Je crois très fermement que ces morts bien-aimés ne nous abandonnent pas, qu'ils nous suivent¹⁹ ». C'est ce qu'il ressent après la mort de Théophile Soulacroix par exemple.

Frédéric a également une piété particulière pour de grands saints reconnus : saint François et sainte Claire à Assise, saint Thomas d'Aquin à Toulouse ; sainte Radegonde à Poitiers « parce qu'elle aimait beaucoup les gens de lettres²⁰ ». Depuis Bayonne, franchir l'Adour conduit au lieu de naissance de saint Vincent-de-Paul (Pouy proche de Dax) : « Je devais une visite au berceau de ce bien-aimé patron qui [...] a répandu des bénédictions, si imprévues sur nos humbles conférences ». Les branches du chêne sous lequel s'abritait le petit berger en gardant ses brebis « ont encore un vert feuillage [...]. Je vous envoie, cher ami, une feuille de l'arbre béni²¹ ». Un rameau fut envoyé au Conseil général de la Société. Alphonse reçoit plusieurs morceaux du bois de l'arbre pour faire des croix.

Frédéric Ozanam était habité par la crainte de Dieu. Il pensait qu'il aurait à faire un long purgatoire. Il ne faut pas se méprendre à ce sujet : la crainte dont il est question n'est pas servile mais filiale. Elle s'accompagne d'une franche confiance dans la miséricorde de Dieu, celle qui lui ferait dire, trois jours avant sa mort : « Pourquoi craindrais-je Dieu, je l'aime tant ».

Sous la plume d'Ozanam, il est très rare de trouver le nom

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le terme ne renvoie qu'à Marx. Dans *Catholicisme*, le lecteur est orienté vers « Abandon à Dieu ». Mais, à « Abandon à Dieu », l'auteur de la notice, l'abbé G. Jacquemet, précise d'emblée que cette disposition de l'âme « n'est pas la résignation⁶⁴ ». Dans l'index du *Catéchisme de l'Église catholique*⁶⁵, le mot ne figure pas. Il s'agit de ces mots dont la signification a changé, comme pour prosélytisme, dont le sens négatif est récent. Ozanam écrit à Lallier, que la résignation c'est « le fond même du christianisme⁶⁶ ». Offrir une maladie, qui sait, s'interroge-t-il, si cet acte de résignation n'est pas « capable de sauver des âmes⁶⁷ ». C'est qu'à la vérité, l'existence même de sa mère illustre mieux que tous les traités ce que la résignation pouvait représenter de courage tranquille, de cette force capable de faire taire gémissements et plaintes⁶⁸.

« Le cher défunt a envisagé sa fin sans crainte » écrit le supérieur des lazaristes de Livourne, le P. Massucco, qui fut le dernier confesseur d'Ozanam⁶⁹.

À San Jacopo, Ozanam s'était remis à la rédaction de son voyage à Burgos. Il écrivait lentement. Le dernier trait de plume de ce *Pèlerinage au pays du Cid* fut laborieux. Alphonse et Charles veillaient en alternance au chevet du malade. Il n'y avait plus d'espoir maintenant. Sur la terrasse, regardant la mer, les époux passaient leurs dernières journées en Italie. Un soir, Amélie, assise un peu en arrière, pour qu'il ne vît pas ses larmes, lui demanda « quel était le plus grand don de Dieu », il répondit sans hésiter que c'était la paix du cœur. « Avec elle, ajouta-t-il, [...] on pouvait supporter les plus dures afflictions et l'approche de la mort⁷⁰ ». Le mal empirait, le malade était à bout de forces. On décida du départ pour Marseille au plus tôt, ce qui survint la veille du mois de septembre. Au moment du départ, il remercia Dieu à haute voix. L'embarquement eut lieu sur le vapeur

L'Industrie. Des amis, des confrères de Saint-Vincent-de-Paul étaient venus le saluer. Le lendemain matin, il y eut une brève escale à Bastia. Puis, à la vue des Côtes de Provence, Ozanam fit paraître une grande joie et s'endormit paisiblement. Au réveil, on était dans le port de Marseille. Les confrères lui avaient trouvé une maison garnie, 9 rue de Mazade⁷¹. Le mourant n'entra dans son appartement que pour s'étendre sur un lit d'où il ne devait plus se relever. Amélie ne le quittait plus. Il demanda lui-même les derniers sacrements, qu'il reçut le 5 septembre. La mort survint le 8 septembre à 19 heures cinquante.

Un modeste service funèbre fut célébré le dimanche 11, à l'église Saint-Charles. Ce jour-là la ville était en fête pour la pose de la première pierre de la basilique de Notre-Dame-de-la-Garde.

Au passage du corps à Lyon, le 15, les confrères de Saint-Vincent-de-Paul furent conviés à un service à l'église Saint-Pierre. L'arrivée à Paris eut lieu le 19, le cercueil fut déposé provisoirement dans le caveau de Saint-Sulpice. Les obsèques furent célébrées le 24 septembre, avec un grand concours de prêtres, d'amis, de professeurs et de pauvres. Le doyen de la Faculté des Lettres, Victor Le Clerc sut résumer les sentiments de beaucoup : « Nous pouvons nous dire [...] qu'il a été heureux dans cette vie passagère ; qu'il y avait, dans cette destinée si tôt brisée, quelques-unes des joies les plus pures qu'il soit donné à l'homme d'espérer : une éducation saine et généreuse, un cœur formé à tout ce qu'il y a de grand et de bon, des amitiés fidèles, les douces affections de la famille, les nobles triomphes de la pensée et de la parole, peut-être un jour la gloire. Mais ce n'est pas ici, c'est plus haut qu'il avait placé son espoir et qu'il trouvera sa récompense⁷² ».

Où reposerait le corps de Frédéric Ozanam ? C'eut été

Florence si le décès était survenu en Italie. Les Lyonnais souhaitaient que ce fût dans leur ville. Fourvière écartée, il fut question de l'église Saint-Pierre, le curé y était consentant. Interdites en principe, les inhumations dans une église n'étaient possibles que par une autorisation spéciale rarement accordée, sauf en ce qui concerne les évêques dans leur cathédrale et certains curés dans leur église paroissiale. Mais une autre proposition fut faite... celle de l'église des Carmes, confiée alors, aux Dominicains : cette église « était le lieu le plus convenable pour cette sépulture » écrit à Madame Ozanam⁷³. Il fallut obtenir l'accord verbal du Ministre de l'Instruction publique et des cultes, Hippolyte Fortoul, l'ancien ami d'Ozanam. Encore ne s'agissait-il que de la crypte. Un caveau y fut creusé et le corps y reposa à partir du 28 septembre 1854, mais sans que l'accès en soit alors possible. Le transfert avait été fait de nuit.

1. À sa femme, 26 septembre 1842, *Lettres*, n° 437.

2. Archives Laporte.

3. Notes d'Amélie OZANAM, p.308. On notera qu'en beaucoup de familles c'était la mère et non le père qui dirigeait la prière. Il en était, au demeurant ainsi, chez les parents de Frédéric comme chez ceux du futur cardinal de Cabrières...

4. *Lettres*, n° 418.

5. Paris Lecoffre, 1858 ; 2^e édition 1860, traduction en anglais, en espagnol. Raphaëlle CHEVALIER-MONTARIOL, a procuré une nouvelle édition, en 2006, Société de Saint-Vincent-de-Paul ; ainsi que les Éditions Artège en juin 2012.

6. *Lettres* du 20 juillet, n° 419 ; du 23, *Lettres*, n° 421 ; du 7 août, n° 430.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

meneur sous le patronage de Mgr Dupanloup. Le groupe compte le prince Albert de Broglie²¹, Augustin Cochin, Falloux, car « Il faut agir contre l'*Univers*²² ». On n'en sera pas surpris, Falloux n'avait-il pas, le 4 août 1849, demandé au nonce Fornari un signe de réconciliation « entre l'Église et l'esprit de la société moderne » ? Lenormant et Foisset acceptent de rester dans le groupe. Parmi les collaborateurs la plupart étaient, ou auraient été en sympathie intellectuelle ou spirituelle avec Ozanam : Villemain, Saint-Marc-Girardin, Barante, Carné, Jean-Jacques Ampère, Henri Wallon, Xavier Marmier, Victor de Laprade, Champagny, les nouveaux Oratoriens, Gratry, Perraud, Perreyve et Lescœur. C'est au *Correspondant* que Lacordaire, qui se situait à la gauche, donne la première version de sa biographie d'Ozanam, il rejoint le groupe en décembre. Or, dès novembre, l'*Univers* menait une guerre acharnée et quotidienne contre l'entreprise. Le 5 octobre, le dominicain se félicite des attaques de l'*Univers* « contre ma notice ou à propos de ma notice sur Ozanam. J'en ai été ravi. Depuis longtemps j'étais séparé de cette école, si on peut l'appeler de ce nom, et j'ai été bien aise que ce dissentiment soit devenu public²³ ». On perçoit bien dans cet affrontement un niveau de controverse qui dépasse de beaucoup la question de savoir si Ozanam avait été *le* ou *l'un* des fondateurs de la Société de Saint-Vincent-de-Paul !

Cette opposition de notables catholiques libéraux – dont l'un des autres lieux d'expression est devenu le discours de réception à l'Académie française – ne doit pas faire oublier que les gros bataillons du clergé français se situent du côté de l'*Univers* et, par là même, influencent les fidèles, leur majorité sans doute.

Le virage plus général par rapport à l'Empire survient lorsque Napoléon III accorde son appui au ministre du Roi de

Piémont Sardaigne, Cavour, qu'il a rencontré à Plombières, le 13 juillet 1858. L'Empire va aider le Piémont à réaliser l'unité italienne contre l'Autriche. L'année 1859 est celle de la Guerre d'Italie : alliance franco-sarde, révolte en Toscane, déclaration de guerre à l'Autriche (3 mai) ; victoires militaires dont celle de Mac Mahon à Magenta, le 4 juin, sur 120 000 Autrichiens ; prise de Milan ; victoire de Solférino après un combat acharné²⁴ ; préliminaires de paix, la France ne poussant pas son avantage, dans la crainte d'une alliance austro-prussienne. Le 10 novembre, au traité de Zurich, les Autrichiens renoncent à une partie de la Lombardie, la France la donne au Piémont. L'Italie centrale est rattachée à ce qui va devenir, le 18 mars 1861, le royaume d'Italie, dont la capitale sera Florence (1864).

Mais le 1^{er} janvier 1860, un discours de Pie IX a condamné la politique italienne de la France. La « Question romaine » est posée et elle va prendre un tour aigu. Alors que Victor-Emmanuel a cédé Nice et la Savoie à la France, les *Chemises rouges* de Garibaldi font la conquête de la Sicile puis entrent à Naples : c'est « l'Expédition des Mille » (mai-juin). Le Saint-Siège a fait appel à des volontaires parmi lesquels dominent les Français : ce sont les « Zouaves pontificaux » recrutant largement dans les régions « blanches » (légitimistes). Le 13 décembre 1866 les troupes françaises quittent Rome, mais reviennent en Italie quelques mois plus tard, Garibaldi ayant envahi l'État Pontifical. Il est battu à Mentana, où les Chassepots (le nouveau fusil de l'infanterie française) « firent merveille » (30 novembre 1867). Mais la guerre franco-prussienne de 1870 entraîne le rappel de la garnison française. 20 septembre 1870, par la Porta Pia, les soldats de Victor-Emmanuel entrent à Rome.

Pie IX, dont le Secrétaire d'État est le cardinal Antonelli de

1848 à 1876, s'était engagé dans une lutte sans merci contre l'État unitaire qui supprime ou menace ce qui reste de pouvoir temporel. Alors que le nouvel État entend « cantonner le religieux dans une stricte sphère spirituelle²⁵ », l'anticléricalisme se déchaîne, ainsi de la suppression, en 1867, de plus de 700 maisons religieuses et la dispersion de 12 000 religieux ; les clercs sont soumis au service militaire (1869), l'instruction religieuse est exclue des matières obligatoires de l'école élémentaire (1877). Les catholiques ont le sentiment d'être assiégés dans leur propre pays car se manifestent aussi de fortes poussées d'anticléricalisme populaire : dans la nuit du 12 au 13 juillet 1881, la dépouille de Pie IX, transférée du Vatican à Saint-Laurent-hors-les-murs, est attaquée. En 1865, l'*Inno a Satana*, de Carducci, exprime un anticléricalisme nourri de paganisme : ses strophes furent apprises par cœur par bien des libres-penseurs.

On comprend bien, dès lors, combien les positions modérées, de conciliation, prônées par les catholiques libéraux des deux côtés des Alpes, n'avaient plus guère de chances de rencontrer un écho. C'est le courant intransigeant qui s'organise et domine à Rome. Il récuse tout compromis au plan politique, comme au plan culturel et religieux, sur la question de la modernité. En 1864, l'encyclique *Quanta Cura* est suivi du *Syllabus*, catalogue de 80 erreurs modernes, dont le libéralisme²⁶. C'est peu après, en 1865, que Louis Veillot publie *L'Illusion libérale*.

Or, au mois d'août 1863, à Malines, en Belgique, Montalembert avait prononcé un grand discours qu'on peut considérer comme étant la « *Magna carta* » des catholiques libéraux. Rien dans les principes libéraux bien compris n'est incompatible avec le catholicisme. On ne peut accepter que la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'opinion de Jean-Paul II était faite qui déclarait : « Comment ne pas souhaiter que l'Église mette aussi Ozanam au rang des bienheureux et des saints ? » On sait que, fait exceptionnel, la béatification eut lieu, à Paris, à Notre-Dame, le 22 août 1997 alors que se déroulaient les Journées Mondiales de la Jeunesse. La veille le Président de la République, accueillant le pape, avait évoqué en Ozanam, celui qui « parmi les premiers, dépassant les querelles de son temps [...] perçut la convergence profonde du message évangélique et des valeurs de liberté, d'égalité, de fraternité sur lesquelles s'est fondée la République ». Quant au premier ministre, alors Lionel Jospin, il revint, le 24 août, au moment du départ du pape sur « cet homme remarquable [...] qui a contribué efficacement à la réconciliation de l'Église et de la République ». C'était quand même faire un saut dans l'histoire, une histoire tumultueuse comme on le sait entre 1853 et 1997. Décédé un 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge Marie, la commémoration, selon le choix de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, a été reportée au 9 septembre.

Un Modèle, l'exemple d'un précurseur

Les derniers Papes, Paul VI et Jean-Paul II en particulier, ont cherché à promouvoir des figures susceptibles de faire référence, le second ayant été « le plus généreux canonisateur de l'histoire de l'Église⁶⁴ ». Fragilisés comme ils le sont par la déchristianisation des uns, plus fréquente dans les anciennes générations, et la non-christianisation des autres, les plus jeunes, la distinction est importante, les catholiques, les chrétiens en général, d'autres contemporains en recherche, auraient besoin de figures de référence, de modèles à admirer. L'accent s'est déplacé en effet, de la vénération liturgique d'un

intercesseur vers l'imitation possible de frères en humanité.

Mais rares sont encore, on le sait, les laïcs proposés. Il ne faut jamais oublier les pesanteurs de l'histoire. Ainsi de l'appel à la sainteté : la constitution *Lumen gentium* du Concile Vatican II, qui date de 1963, précise que l'appel à la plénitude de la vie chrétienne s'adresse « à tous ceux qui croient au Christ, quel que soit leur état ou leur rang⁶⁵ ». Ce renouveau, cette extension, ont été préparés par les deux congrès de l'apostolat des laïcs en 1951 et 1957 : le 5 octobre 1957, le pape Pie XII déclarait que « ce serait méconnaître la nature réelle de l'Église et son caractère social que de distinguer en elle un élément purement actif, les autorités ecclésiastiques, et d'autre part, un élément purement passif, les laïcs. Tous les membres de l'Église [...] sont appelés à collaborer à l'édification et au perfectionnement du corps mystique du Christ, tous sont des personnes libres et doivent donc être actifs⁶⁶ ». En 1953, le dominicain Yves Congar avait posé des *Jalons pour une théologie du laïcat*⁶⁷. Avec le pape Paul VI commence la béatification de laïcs n'ayant rien fait d'autre que leur devoir d'État.

Quel était le devoir d'État d'Ozanam ? Non pas seulement la visite des pauvres comme confrère de Saint-Vincent-de-Paul – et c'est bien principalement à ce titre que sa cause a pu aboutir – mais l'exercice de sa profession, son rôle de chrétien vivant dans le siècle, d'époux, de père, d'ami.

C'est dire si la béatification de ce laïc s'est avérée particulièrement opportune aux yeux de milliers de laïcs qui ont en partage sa condition. Tel fut, au XX^e siècle, l'itinéraire d'autres laïcs dont la cause a été introduite, ainsi les Italiens Pier Giorgio Frassati ou Giuseppe Lazzati, et les Français Robert Schuman ou Edmond Michelet. Si pendant des siècles

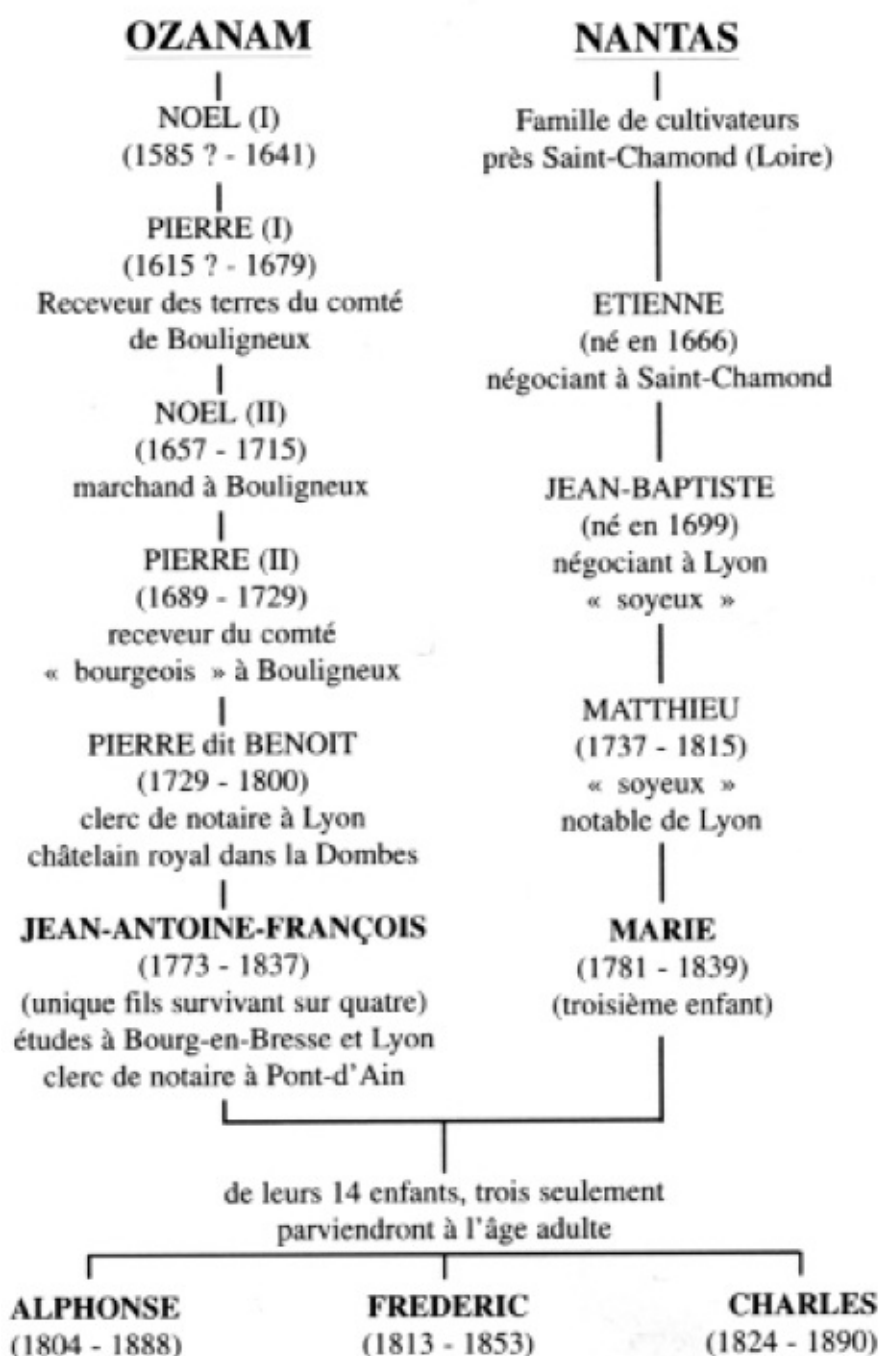
les voies royales de la sainteté reconnue ont été le martyr et le *clergé*, surtout les religieux et religieuses, « en quelque sorte le rouge et le noir⁶⁸ », peu à peu, et en dépit de la difficulté considérable à rassembler les pièces d'une cause et à conduire celle-ci à bonne fin, le sentiment se fait jour d'un équilibre à établir dans les modèles proposés au peuple chrétien.

Encore le devoir de l'historien est-il, entre « rhétorique édifiante et démarche critique » de ne pas donner, en l'occurrence « du malheureux Ozanam l'image floue, pleurarde, pieusarde et un peu sucrée d'un plâtre sulpicien⁶⁹ ». Comme l'a écrit Jean-Baptiste Duroselle dans la Préface du tome II des *Lettres* (1971) « D'être redevenu un homme, Ozanam s'en trouve grandi ».

Frédéric Ozanam est d'abord un modèle pour tous les vincentiens. Ils peuvent méditer l'allocution qu'il prononça, le 2 août 1848, à l'Assemblée générale de la Société : « Combien de fois, dans les quinze ans de durée que le ciel nous a donnés, des voix amies ne nous ont-elles pas répété que les disciples de saint Vincent-de-Paul, placés entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, étaient les médiateurs naturels de ces deux classes qu'on a voulu rendre ennemies ! [...] oui [...] la charité est devenue suspecte aux yeux du peuple [...], pour lui en parler, il faut des détours [...] Ah ! c'est que la charité fut compromise par ceux qui la pratiquèrent mal [...] par la philanthropie [...], par la bienfaisance dédaigneuse, par le zèle indiscret. C'est à nous de retrancher ces vices ». Des propos sans doute mieux entendus au début du XXI^e siècle alors qu'est reconsidéré le rôle du bénévolat avec les motivations qui le sous-tendent : comme le rappelait Ozanam, les vincentiens ne sauraient se considérer comme des « simples porteurs de bons » ; d'« affectueuses et encourageantes paroles » comptent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

TABLEAU DES ASCENDANCES



1. 16 septembre 1853, Archives Laporte.
2. À Madame Ozanam, 16 septembre, Archives Laporte.
3. Ou quasi-contemporaines, le plus souvent mortes bien après 1853.
4. À Madame Ozanam. Toutes ces correspondances étaient conservées aux Archives Laporte.

5. Il est l'auteur d'une des premières notices dans *Le Journal des débats*.
6. À Madame Ozanam, 11 octobre (mais aussi à Charles Ozanam dès le 21 septembre).
7. Avec Arthaud, Dugas, Jaillard, Génin, Lacour, Janmot, Velay.
8. À Madame Ozanam, 11 octobre.
9. *Lettres*, n° 999.
10. Flavigny, 24 octobre 1853, *Correspondance du RP Lacordaire et de madame Swetchine*, 1^{re} édition, 1864.
11. Elle avait été précédée de 43 pages publiées dans *Le Correspondant* du 25 novembre 1855, « Notice sur Frédéric Ozanam », p. 210-253.
12. Il avait 30 ans à la mort d'Ozanam. Il avait été des opposants au coup d'État de 1851. Il était Vice-secrétaire général de la Société.
13. 29 janvier 1855, Henri COCHIN, *Augustin Cochin 1823-1872, ses lettres, sa vie*, 1926, p. 133-135. Maret est alors le Doyen de la Faculté de Théologie de la Sorbonne.
14. Orthographe du temps, nous écrivions aujourd'hui *laïcs*.
15. Sorèze [Tarn] 29 septembre 1855, Archives LAPORTE.
16. Paris, 4 octobre 1853, Archives laporte.
17. À Jules de Francheville. À l'indemnité annuelle s'était ajouté un secours exceptionnel de 500 francs.
18. Laurent Laporte (1843-1922) siégera au Conseil général de la Société en 1914. De 1884 à sa mort, en 1894, Amélie Ozanam va habiter avec les Laporte 2 rue de Saint-Simon. C'est là que les « Archives Laporte » ont été conservées. Depuis 1922 le « pilier » de la mémoire était Marie Laporte, décédée centenaire. À partir de 1998, nous avons été accueilli très libéralement par la sœur de cette dernière, Madame Magali Brémard. C'est

Madame Raphaëlle Chevalier-Montariol, autre descendante directe, qui exaucera le souhait de Marie Laporte : le versement de ces Archives à la BNF.

19. Lié à M. Noirot et futur archevêque de Paris.

20. Notice de LACORDAIRE.

21. Au nombre des souscripteurs des *Œuvres complètes* d'Ozanam.

22. À Montalembert, le 18 juillet 1855.

23. À Madame Swetchine, Sorèze.

24. Le Suisse Henri Dunand qui en est le témoin va fonder la Croix Rouge internationale, à Genève, en 1864.

25. Jean-Dominique DURAND, *L'Italie de 1815 à nos jours*, Hachette, 1999 et Giacomo MARTINA, « Le monde catholique sous Pie IX », *Histoire générale du christianisme*, t 2, PUF, 2010, p. 607sq.

26. Mais non, au moins explicitement, la démocratie. Par ailleurs, condamner le libéralisme visait aussi le libéralisme économique. De là, à la fin du XIX^e siècle, l'émergence de la génération des « abbés démocrates », démocrates et sociaux.

27. À Théophile Foisset, 7 septembre 1862, Archives Foisset, Bligny.

28. Bruno DUMONS, « Ainay, le quartier *blanc* de Lyon », *Blancs et Contre-révolutionnaires*, École Française de Rome, n° 454, 2011. Dans le même volume Paul CHOPELIN « Le mouvement des Brotteaux à Lyon ».

29. *Revue d'histoire de l'Église de France*, t 85, 1999.

30. Cerf, 2001.

31. *Frédéric Ozanam*, Actes du Colloque, Bayard, 2001.

32. *La Société de Saint-Vincent-de-Paul. Une mémoire des origines en mouvement 1833-1914*, L'Harmattan, 2006.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, n° 34, 1962.

Jean-René DERRÉ, *Lamennais, ses amis et le mouvement des idées à l'époque romantique 1824-1834*, Klincksieck, 1962.

Paul GERBOD, *La condition universitaire en France au XIX^e siècle*, PUF, 1965.

Pierre JARRY, *Un artisan du renouveau catholique au XIX^e siècle : Emmanuel Bailly 1794-1861*, Thèse Université d'Angers, 1971.

J.-Cl. BAUMONT, « Une association de laïques catholiques : la Congrégation de Lyon 1817-1840 », *Mélanges André Latreille*, 1972, p. 511-532.

Maurice GONTARD, « L'abbé Noirot, un Socrate chrétien (1793-1880) », *Cahiers d'histoire*, t XIX, 1974, p. 64-91.

J. GADILLE dr., *Les catholiques libéraux en France au XIX^e siècle*, Colloque de Grenoble (1971), PU Grenoble, 1974.

Cl. BRESSOLETTE, *L'abbé Maret. Le combat d'un théologien pour une démocratie chrétienne, 1830-1851*, Beauchesne, 1977.

Pierre RICHE, *École et enseignement dans le Haut Moyen Âge*, Aubier, 1979.

« Louis Veillot et son temps », Colloque historique (19 novembre 1983), Dr Yves MARCHASSON, publié dans la *Revue de l'Institut catholique de Paris*, n° 10, 1984.

Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, t. 1 (1800-1880), Toulouse, Privat, 1985.

Baron CHAURAND, *Cinq siècles de chronique familiale*, Audin, 1986, Préface de G. CHOLVY, (sept chapitres sur Amand Chaurand).

F. P. BOWMAN, *Le Christ des barricades (1789-1848)*, Cerf, 1987.

Ralph GIBSON, *A Social History of French Catholicism, 1789-1914*, Londres, Routledge, 1989.

Guy BEDOUELLE, *Lacordaire, son pays et la liberté des ordres religieux en France*, Cerf, 1991.

Jean-Marie MAYEUR et Yves-Marie HILAIRE (dr), *Dictionnaire du monde religieux contemporain*, t VI *Lyon et le Lyonnais*, s.d. Xavier de Montclos, Beauchesne, 1994.

Catherine DUPRAT, *Usage et pratique de la philanthropie. pauvreté, action sociale et lien social à Paris, au cours du premier XIX^e siècle*, Comité d'histoire de la Sécurité Sociale, Paris, 1996, t. 1.

Michel DESPLAND, *L'émergence des sciences de la religion. La Monarchie de Juillet, un moment fondateur*, L'Harmattan, 1999.

Pierre-Yves KIRSCHLEGER, *La religion de Guizot*, Genève, Labor et Fides, 1999.

Matthieu BREJON DE LAVERGNÉE, *La Société de Saint-Vincent-de-Paul des origines à nos jours*, DEA d'histoire s.d. Gérard Cholvy, Université Paul-Valéry, oct. 2000.

Jacques-Olivier BOUDON, *Paris, capitale religieuse sous le Second Empire*, Cerf, 2001, 557 p.

Richard DEVRET, *L'œuvre de la Propagation de la foi, origines et développements lyonnais (1822-1922)*, Thèse Lyon 2, 2002.

Matthieu BREJON DE LAVERGNÉE, *La Société de Saint-Vincent-de-Paul au XIX^e siècle. Un fleuron du catholicisme social*, Cerf, 2008, 712 p. Préface de J.-O. Boudon.

Émile PERREAU-SAUSSINE, *Catholicisme et démocratie. Une histoire de la pensée politique*. Préface de Pierre Manent, Cerf, 2011.

Sylvain MILBACH, *Les chaires ennemies. L'Église, l'État et*

la liberté d'enseignement secondaire dans la France des notables (1830-1850), à paraître.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Plaider ou enseigner ?

Les amis et la famille, Lyon

Le sacerdoce ou le mariage

6. Paris-Lyon, débuts en Sorbonne

Premiers cours

Le soutien des Soulacroix

Le mariage, le 23 juin 1841

Vivre à Paris

La succession de Fauriel

7. L'Universitaire

Face à la campagne pour la liberté de l'enseignement

Les littératures étrangères

Ozanam historien ?

8. L'Italie

Premier retour

Dante toujours sur le chantier

Le voyage de noces

La mission de 1846-1847

9. Le printemps des peuples

Passons aux barbares

Et suivons Pie IX

Pour une République démocratique et chrétienne

La question sociale

La question italienne

Des opinions et des convictions

10. Les derniers combats

Du côté des vaincus de l'histoire
Les combats de la santé
Des voyages en ces années 1849-1853

11. Amélie et Marie

Le quotidien de la vie
Marie
Une union sans nuage

12. Le croyant

La pratique et la ferveur
La spiritualité
Proposer sa foi
La Prière de Pise et la mort

13. Postérité

Des premiers artisans de la mémoire
Une conjoncture particulièrement défavorable
Au sein de la Société de Saint-Vincent-de-Paul
Un Modèle, l'exemple d'un précurseur

Sources

Bibliographie

- 1. Instrument de travail*
- 2. Sur Frédéric Ozanam et sa famille*
- 3. Colloques universitaires*
- 4. Contexte et ouvrages généraux (sélections de titres) par ordre chronologique*

Index

Achevé d'imprimer par Pulsio

75018 Paris

en octobre 2013

Dépôt légal octobre 2012

Imprimé en Bulgarie